
LES JUGEMENTS

LOUIS DANTIN

GLOSES
CRITIQUES

(2ième série)



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL, 1935

GLOSES CRITIQUES

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

La Vie en rêve (nouvelles).

Le Coffret de Crusoë (poésies).

Poètes de l'Amérique française (Tome I).

Poètes de l'Amérique française (Tome II).

Gloses critiques (1^{ère} série).

Gloses critiques (2^e série).

— AUX ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE —

LOUIS DANTIN

**GLOSES
CRITIQUES**

(2ième série)



ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
MONTRÉAL 1935

VIEILLES CHOSES ET VIEILLES GENS

Par GEORGES BOUCHARD

C E LIVRE est avant tout un bon livre. Inutile d'y chercher des jeux d'expression, des effets d'« écriture artiste ». L'auteur visait un but bien défini, et a senti que pour l'atteindre il fallait se soumettre à la simplicité tranquille, à la naïve gravité de son sujet. Pour décrire nos vieilles gens, nos vieilles coutumes, il ne s'est mis en frais d'aucune sensiblerie fiévreuse, d'aucune gesticulation romantique. Il a tracé en phrases exactes et concises, sans pittoresque outré, sans excessif coloriage, la vie rurale d'il y a cinquante ans, ses facteurs, ses outils et ses types humains. Son style n'est que la bonne et saine grammaire, avec son pas solide, exposant la pensée comme la charrue retourne le sol. La seule littérature dont il relève est

celle qui se confond avec le langage même et se contente de ses inflexions normales. Cette parole a de l'émotion, mais une émotion contenue, sans hystérie et sans grimaces. Son charme se tire de sa sincérité intime, de la vérité de ses portraits, de la bonhomie de ses réflexions, et d'une certaine malice souriante qui est bien celle de nos ancêtres. Sous son enveloppe didactique se dissimule une poésie, la même qui inspira Virgile: *l'o beatos agricolas* ajusté comme refrain à nos chansons du bas du fleuve. Bref, avec une sobriété harmonisée à l'objet même, mais avec une sympathie qui chauffe et lyricise son oeuvre, M. Bouchard, pourrait-on dire, a écrit les *Géorgiques* de la terre canadienne.

Dans une suite de tableaux distincts il aligne les figures qui résumaient le mieux l'existence privée et l'engrenage social de nos campagnes: le curé, le vieux chantre, le bedeau, la maîtresse d'école, pour l'activité religieuse et mentale; le meunier, le cordonnier, le forgeron et autres, pour les métiers essentiels; le maquignon, pour certaine phase d'un commerce pas trop scrupuleux; le *remmancheux* pour la médecine intuitive et le violoneux pour les arts; le crieur public pour la gazette et pour la blague; enfin les travailleurs du sol, groupés selon les tâches diverses que leur assignaient les saisons. Comme complément, il énumère les rôles bienfaisants du « voisin », crayonne le profil un peu rêche de la mé-

nagère du pasteur ou les visites, marquées d'un étonnement réciproque, de la cousine des États-Unis. À cela s'entremêle la description, précise comme une leçon technique, des instruments qui secondaient les muscles vigoureux: instruments aujourd'hui désuets et remplacés pour la plupart, mais qui prennent à distance l'aspect vénérable de souvenirs et de reliques: le van, le fléau, la faucille, vieux outils consacrés par des siècles de sueurs patientes et qu'a balayés d'un seul geste la machine moderne. Dans ces esquisses prises sur nature, l'observation soigneuse, les menus traits accumulés produisent un réalisme très vif, et posent en plein relief la paroisse d'autrefois avec ses « âmes », ses champs, ses maisons, ses boutiques, tout ce qu'on rencontrait le long du chemin du roi. On y voit se dresser jusqu'à l'habitation déserte, aux volets encloués, à la toiture en ruine, hantant la route comme un fantôme, d'où les vivants ont fui vers les soleils artificiels et les nuées fumeuses des villes. Et devant l'âtre désolé, l'auteur atteint une éloquence émue.

Cette collection n'est cependant pas complète. J'allais signaler à M. Bouchard plusieurs omissions importantes:—côté des gens, le docteur de l'ancienne école, le « marchand général », le notaire, le « quêteux », la « femme d'habitant, » la grand-mère;—côté des choses, la carde, le rouet, le métier;—mais je m'aperçois qu'il annonce une seconde

série de ces silhouettes, où ces lacunes seront certainement comblées.

Les peintures de cette galerie sont, on le voit, rétrospectives. Le passé qu'elles retracent n'est pas très lointain, mais c'est pourtant, et de plus en plus, le passé. Dans une centaine d'années on les lira comme nous lisons l'ouvrage de M. de Gaspé; si elles vivent plusieurs siècles, des érudits les feuilletteront comme on parcourt Tacite *de moribus Germanorum*. Car aucune force humaine ne peut ramener parmi nous ces vieilles gens, ces vieilles choses, la société et les coutumes qu'elles représentaient. Le remmancheur est mort, tué par la faculté et les amendes; le violoneux agonise sous les aiguilles du phonographe, qui sera lui-même égorgé par le radio. Tout l'outillage suranné de l'ancienne culture s'empile et se rouille dans les tasseriers; la braie, l'écochoir et le reste seront bientôt des curiosités de musée. La mécanique industrielle s'impose partout avec la morgue du fait accompli, bouleversant toutes les conditions du labour rural, décuplant sa puissance avec un minimum d'effort. La science, d'autre part, donne son coup de pioche en prêchant de nouvelles méthodes et basant la culture sur la chimie et les théories sélectives.

Or, ceci soulève un problème: si l'on doit aimer le vieux temps, jusqu'à quel point faut-il le regretter? Cas plus subtil qu'il n'en a l'air, car il inté-

resse à la fois le bien-être, l'esprit national, les mœurs, l'orientation même de notre peuple. M. Bouchard a envisagé la question, mais sans lui apporter de réponse bien franche. On le sent tirailé entre des points de vue contraires. La tradition, les mémoires du coeur, luttent chez lui contre l'instinct moderne et la poussée d'idéals nouveaux; l'agronome et le député se heurtent au moraliste et à l'artiste. À chaque page de son livre transpire la mélancolie de ces choses aimées qui s'en vont, le deuil de ces us antiques associés à tant de sérénité et de vertus. « Vieux fléau, vieux van, deux nobles instruments dont la cadence harmonieuse mettait comme la palpitation d'un coeur au fond de nos granges »!—« O prétendu progrès, as-tu amélioré la qualité du produit ou rien que l'apparence? Les chaussures de nos pères n'étaient-elles pas plus durables »?—« Puissent les fers à chevaux aux portes de nos villages faire réfléchir le diable de la grande industrie envahissante qui, au nom du progrès, vient prendre nos gens et défigurer nos campagnes »! Et pourtant il admet qu'« aujourd'hui des machines peu coûteuses font les opérations du brayage avec une perfection et une rapidité qui ne laissent aucun espoir de survivance aux procédés anciens »; — que le fléau n'avait qu'à disparaître en face des trépi-neuses et des machines à battre; — et, après avoir comparé l'industrie au diable, il lui fait, dans une

note, de promptes excuses: « Voir dans cette réflexion une critique de la grande industrie serait oublier l'objet de ce livre et méconnaître le sentiment de l'auteur ». Alors, que valait cette réflexion? L'auteur semble illogique dans son attitude hésitante: il lui faudrait prendre un parti. Tout s'explique si l'on songe à ce dédoublement qui le divise. C'est l'« ancien Canadien » en lui qui se révolte contre la démolition du passé; c'est l'esprit affiné qui haït la machinerie pour ses brutalités et ses laideurs; c'est l'idéaliste qui s'inquiète de l'oubli des traditions saines et pleure, en les exagérant peut-être, la fraternité, la bonté antiques. Mais le philosophe sait très bien que le passé n'est qu'une assise pour un édifice jamais fini; le professeur enseigne la culture intensive à l'aide d'engins perfectionnés; le sociologue veut l'expansion de toutes les forces qui créent le bien-être et la richesse; et le Canadien, le nouveau, ne craint pas que les tracteurs Ford mettent notre patrie en danger.

Laissons ces frères ennemis se débrouiller entre eux, tout en croyant que le plus jeune aura le dernier mot. Car l'invention industrielle est en elle-même un pas dans la marche du labeur humain. Quels que soient son tumulte et sa platitude, toute cette ferraille entraîne le monde vers ses destinées obscures. Si elle abat bien des traditions, elle en continue au moins une, vieille comme l'humanité même, la

curiosité des secrets et la conquête des forces hostiles de la nature. Elle contribue, en somme, à procurer au travailleur plus d'aisance, plus de loisir. Ses vices ne lui sont pas essentiels et pourront disparaître sous la même impulsion vitale qui les a produits. Dans une société plus avancée encore, où le souci du beau aura revécu, où la rapacité et l'égoïsme auront moins de part, les hommes jouiront des bienfaits de l'industrie sans avoir à les payer d'une part de leur âme.

Même alors, des livres comme celui de M. Bouchard conserveront leur charme et soulèveront un soupir pour la mort fatale des ancêtres. On y verra l'histoire intime d'une période de transition, le geste pathétique des derniers « habitants », et un commentaire détaillé, exact, à l'épopée de *Maria Chapdelaine*.



ANTOINE GÉRIN-LAJOIE

Par LOUVIGNY DE MONTIGNY

M. LOUVIGNY DE MONTIGNY est un des esprits les plus éveillés et les plus compréhensifs qui aient, en ces derniers trente ans, apporté leur contribution d'idées, dit leur mot opportun et juste sur les grandes questions qui passaient. D'une curiosité très large, d'un jugement éclectique et fin, d'une franchise que n'effraient ni le préjugé ni la routine, il s'est intéressé à la politique, aux lettres, à l'agriculture, à tout ce qui est actif et actuel dans la vie de notre nation, donnant sur tout la note progressive qui talonne l'inertie et qui prêche la marche en avant. Son patriotisme n'a jamais été du genre boursoufflé et déclamateur, mais il s'est exercé sur des objets pratiques: sur notre langue à purifier, par exemple, et sur l'établissement

de rapports plus étroits avec la culture française. Cette fois-ci, c'est vers le passé qu'il se tourne, et, dans une notice très complète, il fait revivre la vie et l'oeuvre du fidèle enfant de la terre et du vrai Canadien que fut Antoine Gérin-Lajoie.

Cet historien et ce guide de nos pionniers, cet ancêtre de notre littérature agricole, offre à vrai dire, une figure sans lignes très saillantes, sans contour dramatique ou vif; elle reste pourtant attirante et noble dans une sorte de grisaille et de clair-obscur. L'existence de Gérin-Lajoie fut unie comme sa pensée calme, liée à des labeurs dignes mais humbles, hésitante souvent entre les chemins, et comme empreinte d'une mélancolie latente. Il naquit, grandit, étudia, prit femme, eut des enfants, fut avocat, employé civil et toute sa vie regretta la terre qui l'appelait et qui le maintenait toujours à distance. Elle finit par être pour lui une passion mentale qui absorba son âme entière. Sans aspirer à être son chantre, il en devint le technicien, l'apôtre, et ses ouvrages eurent pour objet d'ouvrir à une foule d'élus la vocation qu'il croyait avoir manquée. Jean Rivard, sous sa plume, devint le pionnier modèle, pour lequel le défrichement, la culture, l'économie domestique et l'industrie rurale, les problèmes de la famille et de l'éducation n'ont pas de secrets, et qui brille au surplus de toutes les vertus de l'homme, du père et du citoyen. Son travail et

sa rectitude aplanissent tous les rocs, surmontent toutes les épreuves et, à travers les nombreux détours où l'auteur le dirige, conquièrent enfin la prospérité et le succès.

Cette sorte de manuel-récit est bourré de données, de faits, de statistiques, témoignant de recherches sérieuses; chaque page y foisonne d'avis raisonnés et utiles. Toutefois, comme l'a bien vu M. de Montigny, on y sent plus au moins le théoricien de bureau qui réduit tout à des règles fixes et se laisse enfermer dans un système. L'optimisme s'y révèle trop général et trop constant. Jean Rivard, dans l'isolement des terres neuves, prend l'air d'un Crusoé qui trouve à point précis tout ce qui lui manque et dont les pires tracas s'arrangent infailliblement. Cela donne à son caractère un certain attrait de fiction, sans pourtant le galvaniser assez; car il se meut à la façon d'un type et ne fait que des gestes impersonnels et convenus. Comme forme, c'est à peine de la littérature; l'auteur eût cru, sans doute, amoindrir son sujet en sacrifiant à la phrase ou à l'émotion. D'ailleurs c'était un économiste, un didacte, nullement un poète. Certaines tragédies qu'il composa jeune passèrent pour des chefs-d'oeuvre vers 1840, et sont pourtant d'une pâleur exsangue. Il serait temps qu'on admît aussi que sa fameuse complainte, *Le Canadien Errant* est un de ces balbutiements qu'on rencon-

tre à l'origine des langages, qui valent par leur seule naïveté en l'absence de toute espèce d'art. Que reste-t-il donc, en somme, de son effort et de son oeuvre? Un patriotisme idéal et pur, un grand but social poursuivi sans relâche, une probité immuable, un zèle et un travail désintéressés; par suite, une influence réelle, car nombreux furent les auditeurs et les disciples de ce messager de la terre; il partage avec le curé Labelle la gloire d'avoir retenu ou rendu au sol beaucoup de fils indécis ou indifférents.

Gérin-Lajoie fut, en son temps et à sa place, une force nationale. M. de Montigny, en recueillant son souvenir avec un discernement sympathique, ressuscite cette force et aide les causes plus que jamais pressantes auxquelles elle s'était consacrée.



CHATEAUX DE CARTES

Par HELENE CHARBONNEAU

J'AVAIS cru l'école romantique morte depuis longtemps, mais voici du romantisme à la quinzième puissance, additionné d'impresionnisme, corsé de futurisme, et compliqué de plusieurs « ismes » personnels: ce qui constitue, on le devine, une somme peu banale. Cette prose ultra-lyrique nous dit l'aventure amoureuse de la grande artiste Adèle Gautier. Est-ce un roman? est-ce une biographie? On hésite à le dire. Comme roman, c'est si mince d'intrigue, c'est si peu une « histoire », qu'on penche vers la biographie; mais comme biographie, c'est si bouillonnant, si houleux, qu'on se décide pour le roman, ou pour quelque chose qui y ressemble. Voici d'abord les faits. Je les résume plutôt dans les termes mêmes de l'au-

teur, ce qui donnera de suite l'idée de sa manière et dispensera de la caractériser longuement.

La scène s'ouvre sur une représentation de gala (temps et lieu indécis) où la chanteuse reçoit les ovations d'une foule frénétique. Il suffit, pour se l'expliquer, de rêver « cette artiste à la tête de déesse homérique, les yeux au regard noyé de joie ou d'enthousiasme, roulant une formule de bravoure lancée en défi au public plongé dans l'obscurité » : — de savoir qu'« elle chante la chanson avec la facilité d'un coup d'éventail » ; — que « son chant passionné donne à la mélodie un sens de mystère et d'irréel mettant dans les yeux des hommes l'indéfinissable beauté du rêve, de l'extase vivante et souveraine qu'ils étreignent des yeux ». Mais ce triomphe, ce soir, se change pour elle en une torture. La loge d'où elle attendait son approbation la plus chère s'est brusquement vidée. José de Brody, son fiancé, a disparu.

Qu'est-il arrivé? Mon Dieu, l'incident ordinaire. Une vilaine créature, Thalie Pélasquez (ceci se passe-t-il en Espagne?) a brouillé le « château de cartes ». Jalouse d'Adèle Gautier, elle l'a accusée auprès de José d'une intimité excessive avec son mari. Thalie, entre parenthèse, n'est autre que Nathalie Maurelle, jadis « surveillante dans la confection des costumes féminins pour fins de théâtre » ; ayant hérité de sa mère « un reste de beauté pou-

vant séduire tout homme amoureux d'une grande femme blonde », et dont « l'apparition arc-en-cié-lisée sut tarabuster le coeur de maître Pierre Pélasquez » : — ceci pour le malheur de Pierre; car, « esprit vindicatif, inventif et malhonnête, elle fit subir au misérable pantin des tourments infernaux ». Thalie, « huguenote », a semé le soupçon dans l'âme du fiancé au moyen de lettres forgées et autres trucs traditionnels, et finalement amené cette rupture. Quand Adèle, l'âme blessée au vif, vient demander des explications, c'est Thalie elle-même qu'elle rencontre dans le bureau de son ami. Une scène pénible a lieu. « C'est affreux! gémit la victime, l'ennemie, c'est vous! c'est vous, avec votre âme noire, qui levez le thyrse sur les élus de votre funeste persécution! Dame Pélasquez, je ne descendrai jamais dans les justifications. J'ai comme garantie de ma conduite les heures sobres de ma vie, mon amour pour toi, José ». Celui-ci, qui n'a cru qu'à demi les calomnies de l'intrigante, reviendrait vite à cet amour, mais, quelque peu confus, « il n'osait s'avancer pour embrasser le globe de ses joues pâlies. Une parole douce, infiniment douce, traîna sur les lèvres d'Adèle. C'était l'adieu »!

C'est prompt et décisif. Faisons-en notre deuil, il ne sera plus question de José de Brody: il s'évapore sans laisser ni trace ni fumée, et le drame, cassé net, passe à un second acte.

Adèle a résolu de faire respecter son honneur. « Elle n'était pas innocente, mais elle était bonne. » Ainsi arrachée « à des réserves d'ambition qui mettaient en lisière des années édifiantes d'une vertu naturelle », elle veut se réhabiliter, se venger. Elle va consulter sur son cas un avocat célèbre, Me Duprey (diable, ceci se passe-t-il en France?) « Quel charmant homme que Me Duprey, et combien il lui était facile d'ouvrir les portes du ciel » ! En cinq minutes il « réinstalle Adèle dans la vie comme dans un manoir où l'errance trouve consolation. » Quelques mots bien sentis suffisent : « Cet homme vous aimait follement : y a-t-il là raison à chagrin ? L'amour avait mis sur votre front sa couronne ; tient-on pour rien cette tête d'artiste et cette flamme dans les yeux ? Cette pourpre sur les joues, et les ailes de vos lèvres, à qui donc » ? Ce discours, que n'inspira jamais le pandecte, a pourtant un effet magique. « Comme tout craque sous la première attaque des vents d'octobre, Adèle avait frémi en regardant ces yeux créateurs d'enthousiasme ». De part et d'autre, c'est le coup de foudre. Au souvenir de cette « déesse casquée de lourds cheveux aux reflets bleuissants, le front pur mais violent, et le sourcil soyeux ouvrant tout grands ses yeux pleins d'ombre passionnée, etc., etc., » l'avocat fait cette réflexion très naturelle : « Ah ! qu'il ferait bon conquérir tout cela ! » Et l'artiste

veut bien, est prête à *raimer* tout de suite. « Le passé avait cédé son coin d'ombre au plaisir. Cette joie nouvelle, calfatée au plus profond de son être, venait d'ébranler les murs de la prison ». Comme tout ceci est rapide et va droit au-but!

La période d'extase qui suit est à peine esquissée; on peut l'imaginer comme une suite d'Edens libres de serpents et purgés de pommes illicites. Mais, nouveau changement à vue, « à peine s'étaient-ils frôlés de l'âme, les pèlerins de l'amitié devaient connaître la séparation. Me Duprey était mandé d'urgence pour débattre une cause importante devant le Conseil Privé à Londres ».

(Enfin nous y voici: ceci se passe au Canada; cet épisode nous offre un « roman canadien ». Je puis désormais me figurer Adèle chantant au Monument National; Me Duprey a son bureau rue Notre-Dame; et quant à Pélasquez et à José, ce sont deux immigrants, comme il s'en trouve, fuyant quelque dictature.)

Un long carnet intime s'intercale ici, occupant à lui seul la moitié du livre, et qui, au fond, est sa raison d'être. C'est le journal des pensées d'Adèle pendant l'absence de son ami. Si jamais passion s'exprima en termes explosifs et pyrotechniques, c'est dans ces effusions, sorte d'apocalypse où toute l'âme s'enlève en un rêve de prodiges et de quintessences, où la vague amoureuse se déverse en raz

de marée, où les cris, les soupirs, s'exhalent, enflammés et liquides, comme jaillissant de quelque Etna. « Oh! c'est en touchant de la harpe que je voudrais, pour vous, chanter. Mes mains de cire sont vides et mon front est sans couronne, mais j'ai des yeux qui ont vu tant de bleus et tant de choses! Voici tous les lointains de mes yeux; voici ma chevelure lisse et noire qui devrait faire un joli tapis de soie. Et puis, voici moi qui marche doucement lasse à côté de moi, comme une déesse vers les cieux et la mer, qui a mon nom et qui pense à vous »!— « Vous l'avez donc bien dans la pensée, cette amie . . ce grès où vos regards puisent la joie des yeux et de l'inspiration. Voici le sarcophage d'or que vous nommez son coeur, et qui ne demande qu'à se faire dévaliser de sa grande passion. Allez vers la joie avec des guirlandes dans les cheveux, et dans les mains des urnes remplies d'un vin qui donne du plaisir. Je vous suivrai dans la bacchanale, la bouche pleine de lilas ». Imaginez cinquante pages pareilles, et songez à quelles cimes Me Duprey devra hisser ses cinquante ans pour égaler de tels paroxysmes. Il s'y efforce cependant. Il a, par une procédure qui reste imprécise, « obtenu droit d'appel dans l'importante cause qu'il avait plaidée devant le comité judiciaire du Conseil Privé; » il est « en congé » au pays après son absence d'une année, et sa première visite sera pour celle qui l'a tant appelé,

et qui doit lui ouvrir de si flamboyants paradis. Qu'il se dépêche pourtant, car le livre n'a plus que trois pages. Nous le voyons enfin sortir de la villa Noirette, demeure de la famille Gautier. Est-il transporté d'émotion, l'âme pleine de la vision, de la voix, des caresses de la bien-aimée? Non: « il marchait sur les rameaux couchés dans les allées, il ne voyait rien du paysage; mais devant ses yeux s'étalait la forme indécise d'une femme debout, adossée au mur d'un cloître. Tout était fini. Tout était fini, depuis qu'il savait qu'Adèle Gautier, la célèbre chanteuse, désespérée par la prolongation de son absence, avait pris le voile ».

Ce dénouement vertigineux laisse l'esprit hâletant et stupéfait. Rien ne l'a préparé, ni suggéré, rien ne l'explique: Me Duprey lui-même n'en sait pas là-dessus plus long que nous; mais qu'y faire? Tempérament d'artiste, sans doute, c'est le mot de l'énigme — Il n'est pas dit, d'ailleurs, qu'Adèle en est à son dernier revirement. Comme nous la connaissons, elle donnera plus d'un fil à retordre à la mère abbesse. Après avoir, dans son journal, consigné des visions mystiques à faire pâlir celles de sainte Thérèse, elle pourrait, un matin, se réveiller hantée par les thèmes vibrants de *Louise* ou les rhapsodies du *Coq d'Or*, et ne faire qu'un saut du parloir à la coulisse.

Inutile d'appuyer sur l'illogisme et l'incohérence de cette trame. Il est clair que les actes s'y suivent

au hasard, que les personnages s'y déploient avec les gestes quadrangulaires et la simplesse psychologique de soldats de bois. Tout le récit conserve une tension mécanique et une outrance artificielle qui confinent à la comédie. Il étale, au surplus, un style où le chaos des phrases disjointes, le croisement des mots effarés, le heurt des images disparates, simulent un enchevêtrement de lianes dans une jungle de l'Inde. L'auteur possède sans doute, une imagination chaude et vive, mais qui s'ébat comme dans un songe, hors du cercle logique, et aboutit ainsi à l'extravagant, à l'absurde. Son vocabulaire est brillant, mais les dix parties du discours s'en tirent comme à la loterie. Cela est-il partiellement voulu? Mlle Charbonneau suit-elle ces clans ésotériques qui conçoivent l'art comme indépendant du cerveau, comme une fonction mystique dépassant la sphère rationnelle et que seules peuvent saisir certaines antennes subtiles tendues dans les dessous de l'âme? Aspire-t-elle au monde transcendant où règnent les Jules Romains, les Apollinaire, les Covarrubias et les Picasso? Le « sens », pour cette école, n'est que la moindre partie des mots, et ceux-ci, par eux-mêmes ou par des collusions secrètes, peuvent susciter des voix, des éblouissement, créer des états d'âme, que leur sens n'eût jamais produits. Si vous atteignez à cette foi, si vous lisez cette oeuvre les yeux fermés, pour ainsi

dire, vous berçant simplement à la séduction des syllabes et comprimant toute réaction critique, alors, ici et là, quelque secousse inexpliquée, quelque révélation obscure, viendront arrêter sur vos lèvres le sourire qui s'en échappait; vous pourrez même goûter la jouissance peu commune de rire et de pleurer tout à la fois. Si vous n'êtes pas de force à escalader ces hauteurs, et que vous vous en teniez aux droits de la pensée, à la littérature de l'ordre, du bon sens et de la mesure, vous admettez du moins que ces pages sont vivaces, exubérantes, curieuses par leur détraquement même et presque aussi amusantes qu'une parodie.



DEUX OUVRAGES DE CRITIQUE

Par MAURICE HEBERT ET HARRY BERNARD

C'EST un signe très heureux pour notre littérature que l'étude critique s'y intensifie. C'est une surveillance plus étroite exercée sur les oeuvres de nos écrivains, propre à les maintenir dans les normes de la correction et du goût; c'est un tonique encourageant pour les auteurs eux-mêmes, qui se voient lus, analysés, loués, blâmés peut-être, en tout cas pris au sérieux. Et la critique chez nous, depuis quelque temps, non seulement accroît sa masse, mais se creuse et s'élargit. Elle va plus avant dans le sens des oeuvres, les pénètre avec plus de sympathie, les juge avec plus de tranquillité. Il est hors de doute que Mgr Camille Roy, M. Jean-Charles Harvey distancent de beaucoup leurs ancêtres Lareau ou Darveau. Par ces volu-

mes nouveaux MM. Hébert et Bernard se révèlent à leur tour esprits cultivés, aiguisés, ayant à dire sur notre pensée et notre art des mots intelligents, plausibles.

* * *

M. Maurice Hébert nous promène « de livres en livres, » et cette excursion est très variée, allant de Crémazie à Alice Lemieux en passant par Laure Conan, Eugène Achard et Robert de Roquebrune. Ce qui frappe d'abord chez le guide, c'est une érudition sérieuse, bien au courant de la filiation des oeuvres, sachant les replacer dans leur terrain et dans leur milieu et les interpréter à la lumière des temps qu'elles reflètent. Il est très facile d'ouvrir Crémazie et d'en porter, séance tenante, un jugement quelconque; mais on le comprendra bien mieux si l'on date ses poèmes par les jalons de sa vie tourmentée, si l'on en pose les gradations comme celles même de son âme vivante. On peut se contenter de résumer une thèse sur « L'Enseignement du Français en Acadie »; mais l'esquisse n'aura de valeur que si elle sait contrôler, compléter les données produites, les rectifier au besoin, discuter la justesse des conclusions tirées. M. Hébert ne manque jamais d'ajouter à ses analyses la touche historique qu'elles comportent; et l'on sent qu'il n'a pas tout appris sur le sujet dans le livre même qu'il

dissèque. Ce sérieux d'idées se retrouve dans ses théories esthétiques et dans ses verdicts sur les oeuvres. Ses analyses dénotent de la logique, de la finesse, et cette qualité évasive qui s'appelle le tact. Sans se payer de mots en l'air, d'allusions vagues, de phrases métaphoriques, il démonte l'oeuvre par morceaux, cherchant à en fixer le sens, le caractère et à la graduer selon sa valeur. Chose étrange, mais heureuse, il ne nous dit jamais ses impressions d'enfance, les épreuves de sa vie, son émoi en face de tel paysage entrevu un soir de septembre, ni ses désillusions d'amour. On n'en sait pas plus long sur M. Hébert en personne qu'avant d'avoir ouvert son livre; mais cela est très bien: cela repose de tant de mémoires intimes dont d'autres émaillent leurs opinions. Quand il apprécie les poètes, ce n'est pas « la poésie » qu'il découvre en eux, mais leur poésie. Dans les distiques il démêle l'âme, la voix, le soupir individuels. Robert Choquette pour lui n'est pas une ombre indéfinie qu'on prendrait aussi bien pour Fréchette ou Blanche Lamontagne: il se retrace et se précise avec des traits et un contour. De plus, ce goût critique est affiné, discret: ni la prétention solennelle ni l'hystérie sentimentale ne lui en imposent. Le vers qu'il cite pour sa beauté le mérite par un souffle, un mot, une image rare, et celui qu'il condamne à quelque chose qui louche. Discernement sans doute essentiel, pres-

que élémentaire, moins commun cependant qu'on ne s'imagine. Enfin tout ceci est écrit dans une langue leste et brève, sûre de son pas, éclairée de tours vifs et de formules piquantes. Rien de lourd, d'endormant, quoique la virtuosité ne s'étale jamais pour elle-même ou aux dépens d'une bienveillante justice. Cette bienveillance parfois nuit-elle à la justice? Le crayon bleu trace-t-il toujours une ligne assez nette sur le futile, le médiocre? M. Hébert ne tape, ou ne pique même pas, très fort: il est de ceux que restreignent leur bon coeur et les conventions sociales: comment rester bien élevé en disant toujours tout ce qu'on pense? Mais cette critique pondérée et modérée arrive, malgré tout, à se faire comprendre, à fixer l'échelle des valeurs et sans décourager l'effort littéraire, à lui montrer ses défaillances. Ne nous plaignons pas trop de la politesse en critique: mieux que l'invective peut être elle excite, dirige, redresse et, à l'occasion, démolit.

* * *

Les « Essais Critiques » de M. Bernard ont un caractère un peu autre. La théorie y tient plus de place. Ils contiennent, à côté d'études individuelles, des dissertations générales sur *Le Régionalisme Littéraire*, *La Jeune Poésie Canadienne*, *L'Idée Baudelairienne au Canada*; d'autres ayant pour

titres: *Langue et Roman, Culture et Travail*. C'est dire que l'auteur, non content d'appliquer ses idées-principes à la mesure des oeuvres, aime à les établir directement, avec la suite, l'ampleur de plaidoyers ou de leçons. Il se montre par là capable de synthèse, de système lié, organique, et asseoit ses jugements sur des bases plus larges: mais il s'expose aussi à plus de discussion, étant forcé de choisir ses écoles et de définir ses critères. Ainsi il prend parti pour un régionalisme qui me paraît un peu étroit. Tout en prônant l'idée terrienne, l'expression des choses et des moeurs de chez nous, doit-on limiter le talent des nôtres à cet orbite restreint, leur faire entendre qu'ils ne pourront trouver que là l'originalité ou la force? N'est-ce pas enchaîner fort arbitrairement la pensée, l'instinct esthétique, peut-être la vocation de nos écrivains? Notre cerveau, il faut l'espérer, est aussi large que celui des autres peuples, qui sortent tous de leurs frontières pour exprimer par l'art, l'histoire, la fantaisie, la poésie, ce qui est étranger, lointain, humain, universel. Il n'est pas nécessaire qu'une littérature nationale soit nationaliste: autrement les plus grands génies eussent été piétres citoyens, et la littérature française devrait plus à Paul Déroulède qu'à Victor Hugo. La liberté, c'est ce qu'il faut ici; que chaque esprit suive sa pente, dise ce qui l'intéresse ou l'émeut. S'il vous plaît de chanter la

tasserie, la cabane à sucre, la guerre des Cinq-Cantons, tant mieux, qu'il en sorte une merveille; mais si le chalet suisse, ou la hutte congolaise, ou l'invasion des Goths, me semblent, à moi, plus pittoresques, c'est donc qu'à tort ou à raison j'en écrirai plus artistiquement et en meilleurs vers. Vous eussiez coupé en morceaux Émile Nelligan sans lui donner l'âme d'un Chapman, et j'ai eu grand tort autrefois de lui en faire une faute. Vous ne parqueriez pas davantage Chopin, Morin, Choquette et DesRochers, qui sont pourtant notre quatuor de « bravoure ». Et qui empêchera un de nos historiens futurs de faire l'histoire la plus fouillée qui soit de la révolution chinoise? M. Jean Bruchési n'est-il pas hanté, lui, de l'état social des russes? Bref, un terroirisme exclusif ferait de nous de simples miniaturistes, nous enclôtrait dans un segment infime du cercle de l'art. Ce serait encore pis si ces reflets laurentiens devaient tous s'exprimer en langue « québécoise ». C'est pourtant ce que M. Bernard nous conseille dans un autre article. Il voudrait voir notre langage « se dégager de sa gangue parisienne » (comme elle est mince, hélas! cette gangue!) de ces mots qui, « pour être d'un français très pur, ne peuvent rendre justement nos pensées canadiennes ». Il faudrait revenir à notre « parler original, mais dégagé d'anglicismes et de canadianismes détestables, d'un certain argot local,

de ce que nous lui ajoutons en trop par la fréquentation des écrivains français ». Sachons écrire comme s'expriment « ces bons habitants des vieilles régions du Québec, qui parlent tout le jour, ne s'en doutant même pas, le plus riche et le plus savoureux des français ». Et je sais que l'auteur s'explique, qu'il restreint ce précepte au genre du roman: — mais il suppose alors que tous nos romans seront canadiens par le thème; et puis, même en ce cas, veut-il que la trame du récit, l'évolution des caractères, le dialogue entre gens instruits, s'énoncent en « langage canadien » ? Il amène ici Maupassant et ses histoires normandes: mais Maupassant, comme tout artiste, a simplement adapté son style à ses sujets divers, répandu sur sa toile la couleur locale, mis dans la bouche de ses acteurs le langage qui pouvait leur convenir. Il fait parler ses normands en normands, ses parisiens en parisiens, et ses cocottes en cocottes. Est-ce là tout ce qu'on nous demande? qu'ayant à décrire des scènes canadiennes et rurales, nous y mettions l'atmosphère et la langue de nos campagnes? Ceci n'est pas du régionalisme, c'est un conseil d'art pur et simple. Et ce n'est guère non plus une trouvaille: car tous nos romanciers ont suivi la recette avec plus ou moins de succès. Dans les contes de Fréchette comme dans ceux de Wilfrid Larose, dans *Les Sacrifiés*, dans *Chez Nous*, dans *Les Rapailages*, le langage

canadien s'étale avec abondance et ampleur. Il n'a cependant pas suffi à échafauder de grandes oeuvres! C'est qu'au fond la recette n'est rien: c'est le savoir-faire qui est tout. Louis Hémon, avec des traits clairsemés, discrets, de canadianisme (qui, de sa part, était un exotisme) a rendu nos moeurs plus vivantes cent fois que Gérin-Lajoie ou Taché. Ce n'est pas la langue qui nous manque, c'est la manière de s'en servir, avec aussi dans la vision je ne sais quoi de hardi, de large. Il nous faudrait, avec la liberté française à voir et à peindre la vie, un goût français à manier la langue canadienne.

Dans l'*Idée Baudelairienne*, M. Bernard, nous pose un autre genre de menottes. Il nous interdit la névrose, la mélancolie, la tentation, la chute, l'ennui, le dégoût, le désespoir, nous asservit à la « littérature sereine ». A-t-il songé qu'il raie ainsi de l'art la moitié de la vie humaine et les trois-quarts des chefs-d'oeuvre qui l'ont exprimée? Quelle est, en règle, l'oeuvre profonde, puissante, significative et splendide: celle qui creuse la souffrance de l'âme ou celle qui s'ébat, demi-aveugle, dans une accalmie de surface, dans de fades et fausses illusions? On se plaint que nos lettres sont incolores, insipides, indifférentes: c'est justement qu'elles s'enclôsent trop dans cet optimisme mesquin. N'allons pas leur en faire une loi. Admettons tout au moins la

liberté des souffles, sauvegardant ainsi la vérité et la variété de l'art.

Par ailleurs, M. Harry Bernard a d'excellentes idées sur l'état présent de notre culture, sur la nécessité de notions étendues, de préparations lointaines, de travail patient, soigneux, dans l'élaboration de l'oeuvre littéraire. Il insiste sur le fait patent que nos auteurs produisent trop vite et avec trop de nonchalance. Il est ici sur le plus solide des terrains.

Dans ses études sur des oeuvres particulières, celles de Jules Fournier, Jean Chauvin, Émile Coderre et autres, il fait preuve à la fois de bon sens et de goût. Il prononce, je crois, le mot juste sur le dernier livre de Blanche Lamontagne: *Ma Gaspésie*: il en mesure très bien les horizons et les limites, discute même son régionalisme, apparemment superficiel. A-t-il aussi bien compris le talent de nos autres poétesses? Certaines phrases sur Simone Routier, Jovette Bernier, Alice Lemieux, en feraient douter.

L'idiome de ces pages critiques est, grâce à Dieu, la langue française moderne, dénuée de stigmatisme provincial: celle qu'il nous faut, bon gré mal gré, apprendre et suivre en son évolution constante, à moins de rester isolés, séquestrés dans une île mentale, réduits bientôt à balbutier une langue morte.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE

Par MGR CAMILLE ROY

MGR ROY est assurément l'un des hommes de notre époque qui ont consacré à nos lettres l'intérêt le plus franc, l'étude la plus suivie, le zèle le plus actif, et qui leur ont fourni l'appoint personnel le plus large. À travers les tâches élevées qui ont rempli sa vie, la littérature est restée pour lui un instinct et une vocation. Comme professeur, il en a inculqué l'attrait à des myriades de jeunes gens, dont plusieurs se sont distingués parmi nos écrivains et nos poètes. Il s'en est fait l'historien en des ouvrages sérieux, d'une érudition sûre, fruit des plus difficiles recherches. Il en est depuis des années l'excitateur et le critique: aucune manifestation de l'esprit chez nous ne lui échappe ou ne le laisse indifférent; il est au premier

rang, encourageant tous les efforts, appréciant les résultats sans dogmatisme ni étroitesse, avec une indulgence parfois excessive, mais où percent pourtant le discernement et le goût. Il est lui-même un écrivain, un orateur de grand talent, dont la voix s'élève dans nos fêtes nationales ou académiques avec un bel envol; dont la plume sait tracer des thèses, des portraits, des souvenirs en une langue souple et brillante. Il semblerait qu'à ces mérites nul ne dût ménager l'éloge: ils sont, en fait, bien reconnus et honorés de mainte manière. Je m'étonne pourtant que nos jeunes, ou une portion d'entre eux, professent à l'égard de ce bon ouvrier je ne sais quelle hostilité ou quelle méfiance. C'est une mode en certains quartiers de « tomber » Mgr Roy. Il est la tête de turc d'un clan d'esprits sincères, mais outrés, qui le jugent d'après une légende, ne voient en lui que l'exposant d'une pensée moyenne inégalée à leurs audaces, oubliant ses réels services et la paternelle bienveillance qu'il leur a toujours témoignée. Si sa critique à leur égard a été trop douce, ce n'est pas à eux, semble-t-il, à le lui reprocher! Et faut-il méconnaître une vie entière vouée à l'apostolat de notre culture et de notre expression raciales? Je propose, pour ma part, qu'envers Mgr Roy, auteur, historien, critique, éducateur et ami de nos lettres, jeunes et vieux s'unissent en une juste et très haute estime.

Ces réflexions me viennent à propos de l'*Histoire de la Littérature Canadienne*, dont une nouvelle édition a paru récemment. C'est un ouvrage d'une indiscutable valeur et où les plus hargneux trouveraient à peine à redire. On se demande, après avoir lu ses chapitres, comment on l'eût pu faire plus solide, plus complet, plus méthodique, et mieux adapté à son dessein. Ce n'est pas, comme on pourrait croire, un exposé large et logique de notre histoire intellectuelle, poursuivant ses évolutions dans leurs causes, leurs tournants d'idées, procédant par tableau connexes, ayant l'ampleur et la continuité d'un discours. C'est un manuel, un précis, où se trouve resserré en des notes claires et brèves tout ce qu'il importe de savoir sur notre passé littéraire et nos achèvements présents. Chacun de nos auteurs, depuis les lointaines origines, y a sa place à part, s'y pose en une esquisse de sa vie et de sa carrière, s'y trouve apprécié dans sa valeur et dans son influence. C'est près de trois cents écrivains qui défilent ainsi, chacun portant le rôle de ses oeuvres même les plus obscures: et calculez la somme de labeur qu'a coûté leur seul assemblage! Faut-il reprocher à l'auteur d'avoir trop élargi l'hospitalité, d'avoir accueilli dans son livre des talents par trop médiocres? Il se pose lui-même cette question et s'excuse de la trancher; mais ses lecteurs répondent pour lui. Ce qu'ils veulent dans une oeuvre de

cette nature, c'est une statistique de nos lettres telles qu'elles ont été: c'est la somme des efforts et non des réussites. Nous ne pouvons faire que notre écriture jusqu'ici ait dépassé de beaucoup le niveau moyen: ce n'est pas une raison pour en ignorer les exemples ou les restreindre à une simple élite. Leur nombre même est une leçon, une suggestion de sève. Il en naît un ensemble qu'on ne peut dédaigner et où la postérité, mieux que nous, fera les coupures légitimes.

Dans cette masse de matière et de documents, l'auteur met un ordre parfait, des divisions précises qui se classent d'elles-mêmes dans l'esprit. Il distingue en notre progrès trois seules grandes périodes: celle de l'âge primitif jusqu'en 1860; celle d'une expansion plus adulte jusqu'à la fin du dernier siècle; et l'ère contemporaine avec ses courants nouveaux. Ce plan, très simple, est pleinement justifiable et embrasse le sujet dans son étendue acceptée. On y souhaiterait pourtant un enclos pour la préhistoire. Des notions sur notre lointain passé, sur les chroniques et les mémoires de la Nouvelle-France, l'eussent complété heureusement. La plupart de ces oeuvres furent écrites, après tout, par des Canadiens d'adoption, les seuls Canadiens presque existant alors; elles nous appartiennent au même titre que les exploits de Maisonneuve. Elles constituent, à tout le moins, nos sources littéraires, sources abon-

dantes et précieuses que nous n'explorons pas assez, dont la science nous importe extrêmement. Connaît-on vraiment l'histoire littéraire canadienne si l'on ignore Lescarbot, Champlain, les Jésuites et les Ursulines? Je rêve d'un tableau de notre littérature qui commencerait à Jacques-Cartier et se déroulerait d'un seul fil jusqu'à Alice Lemieux.

Dans ces blocs généraux les sujets se partagent en groupes basés sur les genres littéraires. Pour chacune des époques se traitent successivement la poésie, l'histoire, la philosophie, la science, le roman, la critique, le journalisme, l'éloquence religieuse et civile. Partition qui peut nuire à l'unité de l'oeuvre, qui lui défend l'ordre historique sévère et la force à certaines répétitions; mais qui d'ailleurs fournit un bilan plus compact de notre avoir, et permet de jauger en coups d'oeils faciles son actif et ses déficits. C'est la méthode qui convenait à un manuel conçu d'abord pour nos collèges, cherchant à aider la mémoire, visant au resserrement et à la clarté. Souvent ces branches elles-mêmes se subdivisent, isolant des tendances diverses. Ainsi notre poésie moderne comprend, en autant de sections, l'École Littéraire, l'école du terroir, les poètes-artistes, les poètes philosophes, et les femmes poètes. On est tenté de chicaner le carré des poètes-artistes (tout vrai poète étant artiste), mais cela dans le livre s'explique raisonnablement.

C'est l'élément biographique et critique de l'oeuvre qui, naturellement, donne sa vraie mesure. Et c'est ici que se révèle une somme énorme de recherches, d'informations puisées aux sources, éclairant les hommes, les écrits, à la lumière des faits, reliant la littérature à la société et à l'histoire. Recueillir sur ces personnages, presque oubliés souvent, tant de dates et de détails, établir pour chacun une bibliographie complète, c'était un long et lourd travail où peu d'aides ouvraient la route. Les apprécier justement était plus difficile encore. Mgr Roy a réussi l'une et l'autre tâche. Cette mollesse critique qu'on lui reproche tant est ici très peu évidente. Ses jugements sont modérés, mais ils ne sont pas faibles. Il ne pouvait certes adopter une attitude de négation qui eût démenti l'objet même de son livre; mais il fait la part équitable des mérites et des faiblesses, sans se livrer jamais à un lyrisme intempestif. Ni Gérin-Lajoie ni Chapman ni Adolphe Routier ne lui paraissent des génies; il croit que le physique de sir Wilfrid Laurier et de Chapleau a pu aider à leur renommée d'éloquence. — Il est très peu d'auteurs qu'il laisse indemnes de réserves, encore moins qu'il exalte immodérément. Faut-il le blâmer trop d'avoir accordé à son frère, Mgr Paul-Eugène Roy, un espace disproportionné peut-être à son rôle littéraire? Il en est par contre, à mon sens, qu'il ne place pas assez haut: tel Alphonse

Beauregard, auquel il ne consacre que quelques lignes indifférentes. Et il en est un au moins dont il omet toute mention sans qu'on s'explique cet ostracisme: le poète délicat et souvent habile Eudore Évanturel.

De notre littérature en général il se contente de dire qu'elle existe et mérite qu'on la reconnaisse. Il trouve à ses imperfections des causes graves qu'il signale sans réticence. Bref, les jugements de ce livre procèdent d'une équité solide ornée de discrétion et de finesse. L'élève ou le lecteur qui y étudiera l'histoire de la littérature canadienne en aura une idée raisonnée, éclectique, exacte et nullement surfaite. Il y puisera, avec une juste estime de notre oeuvre intellectuelle, un sens aiguë de ses insuffisances et de ses défauts. Et la fable de ce critique acceptant tout, admirant tout, s'en trouve entièrement détruite.

Dans une dissertation finale, Mgr Roy, traitant de notre avenir littéraire, revient sur un conseil qu'il a déjà donné ailleurs et suggère la « nationalisation » de notre littérature. Ici je ne puis le suivre qu'à demi. Nationalisation est un mot très long et très vague qui peut dire trop ou ne dire presque rien. S'il signifie uniquement qu'il nous faille poursuivre en nos oeuvres la pensée personnelle, la création originale, y mettre nos visions, nos expériences vivantes au lieu de reflets étrangers, l'avis

est excellent, mais le terme est bien mal choisi et tout à fait impropre. C'est un conseil d'art pur et simple, qui regarde chaque artiste individuel et qui convient aux écrivains de tous les temps et de tous les pays. S'il fallait l'exprimer d'un mot, c'est « caractérisation » qu'on eût pu dire, ce qui eût eu une syllabe de moins. Il nous demande d'écrire de ce que nous connaissons, de ce que nous sentons, et de déverser dans nos livres notre âme propre et non celle d'autrui. Mais avec l'idée nationale il n'a qu'une relation lointaine. Être national, ce n'est qu'un des moyens, et pas infaillible d'ailleurs, d'être original; les écrivains les plus puissants, les plus fortement isolés, sont souvent très peu « régionaux ».

Mais ce conseil tend-il à nous faire briser nos attaches avec les siècles littéraires dont nous sommes issus et avec la pensée qui les prolonge? Veut-il nous éloigner de la France littéraire au point de n'y plus chercher de leçons, de modèles, de nous livrer entièrement à notre génie propre, à nos traditions séparées, à notre art autonome? Alors l'avis est plus que discutable. Nous sommes bien loin d'être assez forts pour nous permettre une telle scission, pour nous priver de l'influence d'une culture mentale plus active, plus experte et plus riche que la nôtre. Va-t-il falloir que nous cessions de lire Pascal, Racine, Hugo, Balzac, le dernier cours de la

Sorbonne, le dernier roman de Paris, pour éviter de refléter la pensée française? Devrons-nous n'avoir sous les yeux, aux routes de notre art, que Bibaud, Fréchette, Laverdière? Nous assimiler la substance, la langue, les habiles procédés des livres de France, ce n'est pas de l'imitation si nous soufflons à tout cela notre propre haleine, y imprimons notre griffe distincte: ce n'est que le moyen d'être nous-mêmes avec puissance. Les écrivains français, en plein coeur de leur formation commune, ne s'imitent pas les uns les autres, ou, s'ils le font, ont le même tort qu'auraient les Canadiens. Renoncer au courant de nos origines et aux sèves qu'il nous offre encore, ne serait pas libérer notre littérature, mais l'appauvrir et l'étioler.

L'exhortation vise-t-elle plutôt la matière de notre art? Voudrait-elle qu'il fût national en se restreignant davantage aux choses et aux scènes de notre sol, aux sujets, aux tableaux intéressant l'âme canadienne? En ce cas elle est superflue, et elle est dangereuse. Superflue, parce que déjà les trois quarts de nos écrivains l'ont suivie et la suivent chaque jour; — dangereuse, parce qu'en exigeant encore plus on finirait par tant rétrécir l'horizon de notre pensée qu'on lui interdirait tout ce qui est général, universel, largement humain, qu'on ferait de notre art le simple miroir d'une province. Exprimer les choses de chez nous est assez naturel et attire de soi

nos esprits; mais notre littérature, sur ce point, est « nationalisée », je crois, autant qu'elle doit l'être, sinon plus. N'oublions pas que notre tête a été bâtie, comme les autres, pour contenir la science, la philosophie, la pensée abstraite, pour éprouver des rêves lointains et des curiosités illimitées. Rappelons-nous qu'une littérature, avant d'être l'expression d'une race, est l'expression de l'âme humaine: — et n'allons pas encaserner nos instincts, nos talents, dans des geôles arbitraires. Il n'y a qu'un « complexe d'infériorité » gratuit qui nous ferait nous juger incapables d'aborder dans nos oeuvres tout ce que peuvent traiter des Français, des Américains, des Allemands, des Russes. C'est entretenir ce complexe que pousser trop loin la maxime: « avant tout soyons canadiens »; et c'est nous condamner à des envols par trop timides. L'art n'a pas de patrie, la pensée n'en a guère; une littérature doit avoir toute une section régionale, mais il lui faut la liberté de s'épancher plus loin, de se heurter, si elle le veut, aux colonnes d'Hercule ou à l'étoile Sirius.

Mais ce qui serait pis, c'est si l'on suggérait que notre langage, nationalisé à son tour, dût avoir désormais sa marche indépendante, accepter d'être différent, en quoi que ce soit d'essentiel, du langage de France. Ce rêve équivaldrait à bouleverser toute notre culture, à délaissier la lutte séculaire que nous soutenons pour le parler de nos aïeux, à démolir de

nos propres mains le mur qui nous défend contre notre absorption ethnique. Un langage différent de celui de France ne serait plus le français, évidemment: nous n'aurions qu'ajouté au Babel des langues un patois de plus. Ce nouveau dialecte se formerait sans doute du noyau déjà existant de nos idiomes, en l'enrichissant à son gré de ce qu'inspirerait la pensée, la vie canadiennes. L'anglicisme, à ce compte, y aurait tout autant de droits que l'invention native, serait même forcément la source majeure de cette invention. On peut prévoir qu'en cinquante ans le « canadian french » aurait cessé d'être une légende et que l'*Habitant* de Drummond serait devenu un de nos classiques. Il est oiseux de se récrier sur ces conséquences absurdes si l'on en pose le principe. Pour peu que nous relâchions notre surveillance de la langue que nous écrivons, notre souci de sa pureté, notre résistance à l'infiltration étrangère, nous sommes sur le chemin de cet « idéal ». Il nous menace de toutes parts, nous a déjà partiellement gagnés: il s'étale au plein jour dans nos conversations, notre journalisme, notre commerce, notre industrie; mais avec quel gain pour nos lettres, grand Dieu! Au moins ne le fortifions pas de notre tolérance et n'en faisons pas un conseil.

Mgr Roy, je le sais bien, répudiera toutes ces acceptions de son mot en ce qu'elles ont d'extrême: il les a même rejetées d'avance; je ne prétends

aucunement les lui attribuer. J'ai voulu seulement noter que le mot même est équivoque, et qu'en dehors d'un sens très juste, mais banal et imprécis, il en a plusieurs autres prêtant à de fausses inférences. Je crois comme lui que notre littérature doit être nationale, mais nationale par le dedans, par la force de ses créations, par le caractère de sa pensée et la qualité de son souffle (à la manière, par exemple, de ce qu'on nomme le « génie latin »), non par un localisme exclusif d'inspiration, de sujets ou de langage. Sommes-nous vraiment bien éloignés de vouloir la même chose?



“POUR UNE DOCTRINE”

Par EDOUARD MONTPETIT

ON se demande pourquoi ce livre, consacré à l'économie politique et à ses problèmes, porte un titre évoquant la dignité et la rigidité des dogmes. S'il est un champ livré à la dispute des hommes et au jeu libre des théories, c'est bien celui des institutions qui travaillent au bien-être, à la richesse et au progrès matériels. Leur but ne dépasse pas la zone des intérêts terrestres; leurs moyens sont d'ordre pratique et ne touchent que par incidence aux régions plus hautes de l'idée pure et de la morale; c'est par le raisonnement et par l'expérience que leurs lois s'établissent et que leur marche se dirige: — tâches auxquelles, en soi, l'esprit humain suffit, n'y réclamant de guides supérieurs que pour ne pas empiéter sur d'autres domai-

nes. Il est bien vrai, comme dit M. Montpetit, que l'économie « envisage la richesse par rapport à l'homme », qu'elle est comme telle une science humaine; mais l'homme qui l'intéresse, c'est l'homme dans ses besoins et ses activités physiques; et si le voisinage de l'âme l'entraîne parfois à des excursions de ce côté, son objet régulier n'en est pas changé pour cela. Vouloir, avec l'auteur, qu'elle soit « en premier lieu une science morale », c'est donc assurément, une confusion d'idées. On pourrait, sous le même prétexte, en dire autant de l'agriculture et de l'hygiène. Et prétendre imposer à cette discipline toute terrestre la régence directe et normale de puissances d'en haut serait un évident excès. Rien donc n'appelle ici le mot solennel de doctrine. Même si on l'entendait d'une doctrine toute philosophique, il serait encore mal choisi. Il supposerait des principes, des lois immuables, s'imposant avec certitude à l'ordre économique: cet ordre évolue, au contraire, sur le plus mouvant des terrains. Il subit toutes les fluctuations de l'histoire humaine, toutes les secousses des révolutions, toutes les métempsychoses du progrès, toutes les poussées créées par des besoins toujours changeants. On peut, sur ces faits transitoires, baser des aperçus, des directions utiles, mais sans fixité éternelle et sans garantie de lendemain. L'économie politique n'est, en somme, que l'étude d'une phase restreinte de l'évo-

lution sociale, élucidant ses conditions présentes, mais sans lien nécessaire avec le passé ou l'avenir. Elle est donc à peine une science: comment serait-elle une doctrine?

Mais constatons qu'heureusement, même sous cette enseigne absolue, l'ouvrage de M. Montpetit n'est pas aussi dogmatique qu'on le croirait. Malgré certaine tendance à invoquer l'autorité là où l'on attendrait la discussion logique, l'auteur n'a pas promulgué ses thèses du haut d'un Sinaï quelconque. Il a, avec sérieux et bonne foi, recherché, défini, les éléments qu'il croit voir à la base du système économique, et il en a déduit des conclusions discrètes, qu'on pourrait même trouver timides.

Loin d'être un catéchisme, ce livre n'est pas même un traité: c'est un simple exposé de notions, de conseils, ne formant aucun tout compact, ayant surtout pour but d'exciter chez nous l'intérêt de ces graves questions sans prétendre à les épuiser, même à les creuser. Il réunit plusieurs essais qui furent d'abord des conférences distinctes: ce qui explique leur manque de connexion étroite, et laisse, à première vue, flotter dans leur ensemble certaine confusion.

Dans une première étude s'établissent les données foncières sur lesquelles est construit le monde économique, et l'interprétation que leur ont donnée les écoles. Ce qu'est la production, l'échange, la dis-

tribution, la consommation, ces quatre phases du cycle utilitaire; la part qu'y revendiquent la nature, le capital, et le travail, ces trois forces qui le mettent en mouvement; le jeu de leurs relations nécessaires et de leurs réactions; l'appoint externe que peut leur apporter l'État; le contact qu'ils gardent avec les entités morales; les méthodes qui conviennent à leur étude et à leur expression: — autant d'élémentaires notions que l'auteur définit, éclaire, en y joignant l'histoire des théories créées à leur sujet, depuis les physiocrates du XVIII^{ème} siècle jusqu'à Charles Périn et Duthoit. Cela forme, en un cadre bref, comme une introduction à la science économique et en pose les jalons les plus essentiels.

Une dissertation qui suit trace le rôle de l'intelligence et de l'art dans le domaine économique. L'intelligence, sans doute, guide l'impulsion de toute avance humaine; mais son travail importe autant au développement de la richesse qu'aux autres formes du progrès. C'est la science, c'est l'invention, qui donnent à l'industrie ses procédés, ses merveilleuses machines; c'est l'étude des méthodes de production et d'écoulement qui assurent sa marche prospère. La culture générale elle-même l'influence, l'ennoblit; l'art vient la compléter en fournissant à l'homme la satisfaction de besoins plus hauts que ceux de la matière. De là, l'importance

de l'étude scientifique, technique, littéraire même, pour l'aspirant aux carrières industrielles, et la nécessité pour nos compatriotes d'égaliser dans ces disciplines les hommes d'affaires des autres nations.

Dans une troisième partie, l'auteur aborde ce qu'il nomme « l'action sociale », et qu'il entend, en un sens restreint, des rapports entre le capital et le travail. Toutes les questions brûlantes qui agitent de nos temps les classes sociales sont ici pour le moins touchées. Le droit qu'a le patron au « profit équitable » et celui de l'ouvrier au « juste salaire » ; la réglementation du travail par l'État ; sa protection par l'assurance, les lois hygiéniques, les restrictions au travail de l'enfance ; l'accroissement de son bien-être par la coopération, la participation aux profits, etc., sont l'objet de courts examens et de jugements sommaires, basés surtout sur un manifeste de cinq évêques américains lancé au lendemain de la grande guerre, et qui traçait aux catholiques tout un programme de reconstruction sociale.

C'est ici, on le voit, que M. Montpetit découvre plus large l'influx de la morale dans l'économie, et qu'il sent le besoin d'étayer la science par la doctrine ; mais ici encore, le mot excède la substance, dépasse un document de cette sorte, sans portée générale et sans cachet officiel, que l'auteur même prend le droit de discuter.

Une note sur le rôle social des universités, quoique groupée sous le même titre, se relie peu à ce qui précède, et un discours final sur l'École des Sciences Sociales de Montréal en est encore plus éloigné. Décidément il faut voir dans l'ouvrage de M. Montpetit un recueil d'essais autonomes, et renoncer à y chercher d'autre unité que celle du sujet. Même ses trois divisions sont artificielles et en déguisent plusieurs autres. « Causeries variées sur des thèmes économiques » : cela décrirait beaucoup mieux la nature de l'oeuvre et mettrait plus à l'aise pour la juger.

À disséquer en soi chacune de ces études, on les trouve pénétrées d'érudition et de sagesse, ouvertes en une mesure à l'esprit des sociétés neuves et aux exigences du progrès, inspirées d'ambitions légitimes pour notre race et remplies d'excellents conseils. L'idée maîtresse qui y circule, c'est que les Canadiens-français, jusqu'ici peuple pastoral, doivent diriger leurs énergies vers l'industrie et le commerce, prendre leur part de cette richesse qui est la condition de l'indépendance et de l'influence. Cette orientation, cette irruption de buts nouveaux, laisseront peut-être au poète de vagues regrets. Dans le Québec électrisé, mécanisé, couvert de banques et d'usines, il aura peine à reconnaître la tranquille patrie des aïeux; il pourra craindre que dans nos champs livrés à la culture intense les tracteurs

Ford n'écrasent les derniers restes des traditions. Mais il faut avant tout survivre: nulle race ne peut, sans dépérir, résister aux courants qui entraînent le monde; pour rester fort il faut se rajeunir sans cesse. Ce qu'on peut espérer, c'est que les temps nouveaux aient aussi leur beauté et leur poésie.

Toutes ces idées s'énoncent dans la langue savoureuse et forte que nous connaissons à l'auteur, et qui sait revêtir de charme ces matières techniques et arides. L'ouvrage, en évitant d'être trop didactique, reste à portée du lecteur novice et lui rend sa lecture facile. Il prouve que la science elle-même gagne à soigner son expression, et fait mentir le mot de Thiers: « L'économie politique n'est qu'un genre de littérature plus ennuyeux que les autres ». Je ne sais par quelle exception la dernière conférence contient des négligences de style qui la feraient prendre pour un transcrit sténographique n'ayant pas subi de revise. Les phrases suivantes, n'est-ce pas, confinent au rébus: « La marche de l'Empire a suscité chez nous des curiosités mal préparées ». — « Peu de pensée la vivifie, pour la raison que la pensée n'existe pas ». — « Sous les ordres de nos bons journalistes, qu'ils mènent le combat de l'idée et de la forme ». — « Mentionnerai-je les nuances que projette la seule évolution d'un grand pays »? — « On y prépare le bourrage des crânes assidus qui pavent la nation ». Cette autre est un défi à

tous les dictionnaires: « Le nombre ne pallie pas à tout ». M. Montpetit est d'habitude beaucoup plus clair et plus correct.

La lacune la plus grave qu'on puisse reprocher à ces pages, c'est leur caractère général, incomplet et, disons-le, superficiel. Même en tenant compte de leur but restreint, on y voudrait des vues plus fermes, plus personnelles, une approche plus directe aux réalités présentes, une discussion plus serrée et plus concluante des problèmes. L'auteur plane dans des sphères élevées, mais abstraites, d'où l'on survole de trop loin le monde où nous vivons. Trop souvent, il expose la pensée d'autrui sans assez imposer la sienne. Il redoute, dirait-on, d'aller au fond des théories, de les forcer à livrer leurs principes, et il s'arrête au seuil des conséquences. Il est des régions entières du sujet qu'il contourne à dessein, comme répugnant à les aborder: et ce sont celles pourtant où s'agitent les vraies luttes qu'il faut connaître, et dans lesquelles il faut prendre parti. Conçoit-on, par exemple, que dans un exposé des écoles économiques, Karl Marx ne soit même pas nommé? L'auteur nous entretient longuement du libéralisme classique, de Dupont de Nemours, d'Adam Smith, de Jean-Baptiste Say; il trace les réactions timides de Sismondi, de Charles Périn; celles un peu plus hardies des tenants de la « Justice sociale », — mais là s'arrête pour lui l'histoire éco-

nomique. La figure qui, en fait, la domine par son influence et la répercussion de sa pensée, celle du géant, bienfaisant ou non, dont l'évangile de plus en plus commande aux sociétés modernes, est entièrement absente du tableau! Non seulement Karl Marx, mais Proudhon, mais Fourier, mais Sydney Webb, mais Mussolini, mais Lenin, n'existent pas pour M. Montpetit. Le socialisme entier, en toutes ses formes et toutes ses branches, est traité comme quantité nulle, à peine nommé dans de petits coins; son spectre çà et là se dresse sous le nom d'étatisme, mais pour être illico relégué parmi les fantômes. Or une telle omission, dans un ouvrage économique, est vraiment stupéfiante, et projette l'oeuvre entière dans l'irréel et le passé. Car l'individualisme sans frein et les maximes du laissez-faire sont aussi morts que le bon roi Tutankhamen: les compromis du nouveau libéralisme prouvent chaque jour leur caducité et sont noyés au flot des revendications extrêmes. Ce sont les fondements même de l'ordre économique ancien qui sont mis en question et qui veulent être défendus. La question vitale de nos temps, ce n'est pas de savoir comment le capitalisme fonctionne, mais s'il a chance de survivre; et il est clair qu'il est pressé, miné, sapé de toutes parts par le socialisme insidieux ou menaçant. Non seulement de grandes nations, la Russie, l'Italie, la France, l'Angleterre jusqu'hier

et aujourd'hui l'Espagne, ont des gouvernants socialistes; mais dans toutes les nations, même les plus hostiles, le socialisme s'infiltré et s'impose, imprègne la législation, les coutumes, les façonne peu à peu à son image. Cette centralisation toujours plus serrée des pouvoirs; cette coordination toujours plus vaste des rouages sociaux; ce contrôle croissant de l'État sur le commerce et l'industrie; cette réglementation du travail, des salaires, de la santé publique; ces assurances, ces pensions de vieillesse; ce paternalisme s'étendant à tout, prenant la forme, en la crise présente, d'aide directe aux chômeurs, etc., etc.: — autant de points du programme socialiste qui bousculent toutes nos traditions, qu'on eût conspués il y a trente ans, et qu'une marée irrésistible pousse quand même dans nos codes. Même ces trusts gigantesques, qui semblent le dernier mot du capitalisme, ne sont qu'un acheminement logique vers le grand trust qui sera l'État... Soviétisme, fascisme, travaillisme, étatisme: autant de noms du même système à différents degrés de son évolution et de sa puissance, mais qui, dans un degré ou l'autre, nous enserre, nous traîne après lui. On a écrit qu'un jour du IV^{ème} siècle le monde se réveilla arien: on pourrait dire de notre âge qu'il se réveille chaque jour plus socialiste que la veille. Et c'est un facteur de cette importance que M. Montpetit néglige, qu'il juge à peine

digne de mention! Cet énorme oubli, j'en ai peur, imprime à son ouvrage un caractère académique, coupe son contact avec la réalité; et l'*homo æconomicus* qu'il crée est presque aussi factice que l'automate abstrait qu'il a reproché aux classiques.

Dans son étude sur la question ouvrière, l'auteur se rapproche un peu plus de la vie telle qu'on la coudoie. Il consent à s'interposer dans la lutte qui divise le capital et ses outils humains; il s'efforce à délimiter leurs champs d'action et leurs droits réciproques. Et il faut reconnaître que le programme des cinq pasteurs, sur lequel il s'appuie, marquait une large avance sur la pensée qui jusqu'alors avait guidé les catholiques. Cet appel se déclare non seulement pour le « juste salaire », mais pour une raisonnable restriction des profits; il admet que l'État, dans certaines limites, protège le bien-être et la santé des travailleurs; il approuve l'interdiction de l'usine à l'enfance, les cliniques gratuites pour les pauvres, la construction de logements ouvriers; il loue la fixation légale de salaires-minimums; il recommande pour les travailleurs quelque forme de part aux profits; il va même jusqu'à souhaiter qu'ils participent à la surveillance et au contrôle des entreprises. Et M. Montpetit, non sans quelques réserves et avec certain tremblement, adopte ce programme. Il lui soupçonne le défaut de n'avoir « pas assez de doctrine », mais reconnaît quand

même sa sagesse, son urgence pratique. On voit qu'il le juge très hardi, et le *nec plus ultra* du radicalisme orthodoxe: — s'il en est fier, c'est un peu comme on l'est de côtoyer les précipices. Mais pourquoi ne pas signaler que tous les points de ce programme, tous sans exception, sont empruntés aux programmes déjà très anciens des ouvriers eux-mêmes, à des idées que depuis cent ans ils cherchent à inculquer au monde contre la résistance de toutes les forces conservatrices? Le « juste salaire »: il y a beau temps qu'ils le prêchent, qu'ils le réclament; la première union ouvrière a été fondée pour le conquérir. Ce n'est pas pour eux une trouvaille de gens bénévoles, une faveur accordée d'en haut et qui exige leur gratitude: c'est l'*abc* du bon sens et de l'ordre, un droit self-évident qu'ils jugent futile de discuter. La journée de huit heures: il leur a fallu des années de clameur constante, de combat obstiné, d'injonctions et d'amendes subies, de grèves parfois sanglantes, pour gagner ce « juste loisir », que nos généreux moralistes mettent enfin dans leur programme. L'assurance sociale, la part aux bénéfices, l'admission du travail dans les conseils de l'industrie: autant d'axiomes socialistes simplement rognés par le bout. À cette lumière, le plan de nos économistes ne reflète guère que la sagesse d'autrui, n'est qu'une reconnaissance tardive de faits accomplis ou inévitables. On ne voit pas

qu'à l'heure où elles s'élaboraient, ils aient aidé aucune de ces réformes, et l'on pourrait prouver qu'ils les ont combattues. On ne voit pas qu'ils prônent d'avance la journée de six heures, que veut maintenant l'ouvrier, que les progrès de la machine, la surproduction, le chômage, indiquent comme une étape prochaine. Ils n'ont jamais, en somme, avancé qu'à regret, et poussés par derrière. Faut-il, de cette avance, leur accorder tout le crédit.?

D'ailleurs, l'angle moral sous lequel ils voient tout, bien loin d'éclaircir ces questions, les embrouille, les rend insolubles. Quand un socialiste me dit que la devise de son système, c'est « le maximum de bien-être pour le plus grand nombre, atteint par la coopération étroite de tous », ceci au moins est clair, dresse une théorie définie et dont la mise en acte n'offre plus qu'un problème pratique. Mais en posant comme but économique « l'établissement de la justice sociale », on n'a prononcé qu'un mot vague, sans portée précise, sans application ferme, et sous lequel tous les systèmes peuvent se réfugier. La justice sociale suppose la notion absolue de devoirs et de droits qui ne le sont pas, qui varient aux flexions d'une foule de contingences, dont il est impossible de tracer la limite réelle.

Qu'est-ce que le « profit juste »? On croit savoir que le profit, c'est ce qui reste à l'industrie, ses dépenses acquittées. Mais voici comment cette

notion se rétrécit à l'analyse. D'après l'enseignement de l'école d'affaires de Harvard, suivi par les meilleurs comptables, le profit n'est pas un banal surplus: c'est ce résidu ultime, ce bouquet surfin, épuré, qui reste en la caisse du patron par dessus l'intérêt des capitaux fournis, par dessus toutes ses charges fixes, toutes ses dépenses d'affaires, tous ses frais de bureau, de vente et de publicité, tous les salaires de sa main-d'oeuvre, le loyer normal des locaux, même s'il les possède, les fonds d'amortissement, de dépréciation, de réserve, et par surcroît un salaire personnel « proportionné à ses services » et naturellement généreux. Tant que le rendement de l'entreprise n'a pas couvert ces exigences, il n'existe pas de profit. Le surplus de tous ces surplus, telle est cette fleur quasi-magique. Mais alors le profit, au point de vue moral, n'est-il pas une sorte d'usure? N'est-ce pas un pur présent qu'aucun effort n'a mérité? Et si l'on réfléchit que sa source réelle fut le labeur d'autres humains, ne pourrait-on le définir avec la belle candeur d'un ministre anglican dans un ouvrage récemment paru: « le fruit d'une entreprise conjointe accaparé par l'une des parties »? Ne serait-il, dès lors, qu'une de ces « choses à faire frémir » que voyait Bossuet à l'origine des grandes fortunes? En ce cas, la participation aux profits devrait, en bonne éthique, s'appeler leur distribution; ce n'est

pas limiter le profit qui serait juste, mais l'abolir! Et voilà où mène la morale! Mais même en supposant que le profit se légitime grâce à quelque casuistique, quelle sagesse nous dira à quel point il cesse d'être « juste »?

Qu'est-ce que le « salaire juste »? Une abstraction tout aussi vague, qui ne définit rien, qui invite toutes les équivoques, que tiraillent en sens contraires la conscience du patron et celle de l'ouvrier. En pratique, c'est celui que le patron, dans sa toute-puissance, impose comme suffisamment juste, ou que le travailleur, par sa lutte obstinée, arrive à faire reconnaître comme juste. La meilleure preuve qu'il ne signifie rien, c'est que tous deux prétendent le vouloir. Le fabricant de Birmingham qui, il y a cent ans, entassait dans des boîtes sans air hommes, femmes et enfants, les y faisait peiner quinze et seize heures par jour pour une pitance de quelques sous, croyait payer un « salaire juste », et, le dimanche, prenait sa place au temple, honoré même de ses victimes, avec la paix du devoir bien rempli. N'a-t-on pas cru pendant vingt siècles qu'il était juste de faire travailler certains hommes toute leur vie sans aucun salaire? et le servage, et l'esclavage, ne furent-ils pas maintes fois montrés conformes à la raison, à la tradition, à l'Écriture? J'ai sous les yeux une thèse de George Fitzhugh, un apôtre du Sud pendant la

guerre civile, qui déclare et qui prouve par points : « Les nègres sont esclaves parce que Dieu, la nature, le bien général, et le bien même des nègres, veulent qu'ils soient esclaves ». Encore de nos jours, tel salaire qui passe pour juste en Bulgarie ou au Mexique, serait honni chez nous comme une atrocité morale.

Une idée de justice qui varie à ce point selon les pays, les époques, la civilisation acquise, n'est évidemment pas une règle très sûre. Mais l'essence même en est brumeuse, et les efforts des moralistes pour la concrétiser n'ont qu'un succès très relatif. Le salaire juste, nous expliquent-ils, c'est celui qui assure à l'ouvrier et à sa famille une existence décente, convenable. Formule de tout repos, qui satisfait l'esprit jusqu'au moment qu'il se demande : « Qu'est-ce qui est décent, convenable » ? Alors il s'aperçoit qu'il n'a pas avancé d'un pas. Car cette « convenance » embrasse-t-elle les seules nécessités urgentes, celles qui maintiennent soudés l'âme et le corps, ou comprend-elle une certaine somme de bien-être et de superflu ? Écartons comme trop répugnante la première hypothèse. « Non, dit M. Montpetit, exister n'est pas vivre : tout n'est pas bien quand l'ouvrier a sué sa tâche et mangé son pain : il doit y avoir place pour le repos et le loisir, un repos physique et moral, un loisir occupé par l'art ». Mais la justice, une fois cette porte

ouverte au bien-être ouvrier, où et sur quoi la fermera-t-elle? Ici commence l'inextricable. Y a-t-il une limite morale à ce bien-être auquel l'ouvrier peut prétendre? Y a-t-il une loi immuable qui fixe le degré de sa prospérité, de ses jouissances, et lui défende d'aspirer plus haut? L'auteur demande: «Où serait le mal si l'ouvrier recevait un peu plus que la stricte justice»? Oui, où serait le mal? Mais cet «un peu plus» est purement arbitraire, comme d'ailleurs cette «stricte justice». Par quelle autorité M. Montpetit décrète-t-il cet «un peu plus», fixe-t-il ce dosage à la ration d'une catégorie d'hommes? On peut, poursuivant son enquête, demander: «Où serait le mal si l'ouvrier recevait beaucoup plus que ses besoins essentiels? s'il pouvait, comme son employeur, se loger avec luxe, se vêtir avec élégance, savourer d'excellents repas, se passer de douces fantaisies»? S'il y a à cela des obstacles, ils sont d'ordre purement humain et ne relèvent d'aucun décalogue. Ce ne sont pas des mandats célestes qui maintiennent l'ouvrier dans sa gêne médiocre: ce sont des faits économiques brutaux. Mais il peut, quant à lui, par des voies légitimes, vouloir tirer de l'industrie tout ce qu'elle se laissera prendre, travailler à réduire la part du patron pour grossir la sienne propre, jusqu'à un point qui reste indéfini. Et même si ces deux parts finissaient par atteindre une presque équiva-

lence, cela impliquerait peut-être un déplacement social, mais cela laisserait intactes les lois sereines de la justice. Ce serait, en pratique, l'abolition simultanée de la pauvreté et de la richesse. Comme résultat possible, tout le monde aurait amplement de quoi se nourrir, s'habiller, se distraire, élever sa famille, se reposer dans sa vieillesse, et rien ou presque rien de plus. Et bien malin le moraliste qui prouverait qu'une telle condition contreviendrait au droit naturel ou divin. Ce peut n'être qu'une utopie, mais cette utopie n'est pas immorale. Elle paraît, au contraire, très belle, bien supérieure à notre chaos de millionnaires et de miséreux, et conforme à l'esprit chrétien, qui nous enseigne la modération des désirs et le mépris des biens terrestres.

Ainsi cette question du salaire n'est dirigée que de très haut par les constellations morales, se débat, en son fond, hors de leur domaine. C'est une question économique, soumise, comme telle, au jeu de la compétition, des appétits en lutte, et où la morale n'intervient que pour courber de monstrueux égoïsmes. Le salaire juste, en somme, c'est tout salaire que l'ouvrier peut conquérir sans mettre en péril l'industrie, que l'industrie peut supporter sans se détruire elle-même. Ce n'est pas en fonction de droits et de devoirs qu'on peut normalement l'établir: c'est par rapport à l'ordre, au bien public,

au progrès social, à la richesse acquise, aux possibilités pratiques. Il ne se mesure pas à un niveau quelconque fixé au bien-être ouvrier, et il devrait, sous un règne individualiste, se proportionner aux profits. Les profits, pour une part majeure, sont l'oeuvre du travail: il n'est pas juste, mais avant tout il n'est pas sage, il est indigne d'une société bien ordonnée, incompatible avec la paix des classes et la stabilité des institutions, qu'ils aillent grossir en bloc la fortune d'un seul homme ou celle d'actionnaires absents ou étrangers. Et ici se conçoit le rôle nécessaire de l'État. Ce partage délicat, il est par trop naïf d'en laisser toute la tâche aux seuls intéressés, dont les points de vue et les intérêts sont aux pôles contraires. Cela devient nécessairement la lutte pour la pâtée entre chats ennemis. Selon que l'un ou l'autre en aura le pouvoir, le trust prendra tout, comme aux États-Unis, ou l'ouvrier prendra tout, comme en Russie.

Je suis sûr que certains esprits vont trouver à ces lignes un ton « démagogique ». Et pourtant ils se trompent beaucoup s'ils y voient autre chose qu'un essai calme et froid de raisonnement. J'ai voulu seulement prouver qu'en donnant la morale pour base à l'économie politique, on lui infuse sans doute un souffle généreux, mais qu'on la laisse sans guide pratique, qu'on n'élimine aucune question, qu'on ne résout aucun problème. Et j'ai montré

incidemment que la morale, dégagée d'idées préconçues et poussée à ses conséquences, pourrait jouer de vilains tours à mainte cause que l'auteur semble avoir à coeur de défendre. D'ailleurs, pour être modéré, on n'est pas forcément aveugle. Notre état social a des vices très graves qu'il est futile d'ignorer, que le démagogue et le philosophe constatent chacun à sa manière. Ce n'est pas moi qui parle de « convoitises effrénées », de « disproportion excessive entre les récompenses du capital et du travail », qui condamne la « concentration entre quelques mains de toute la puissance économique » et le « despotisme » qui en résulte, qui ose proclamer la « nécessité absolue de reconstruire le système économique tout entier » : — c'est notre saint père Pie XI dans sa toute récente encyclique.



“JUANA, MON AIMÉE”

Par HARRY BERNARD

TOUT semble avoir été dit sur ce livre, et avec un accord qu'atteint rarement la critique. Quand on voit opiner du même bonnet M. Jean Bruchési et M. Claude Grignon, et des jugements identiques jaillir de cerveaux si divers, on peut se dire que la vérité objective est enfin sortie de son puits et s'est montrée splendidement nue. Il est donc naturel que, sans collusion préalable, j'en arrive aux mêmes conclusions, et que j'aie déjà, indépendamment, exprimé à l'auteur ma part de cette estime commune. Car nous sommes tous d'avis que ce roman de M. Harry Bernard est le meilleur qu'il ait écrit; qu'il a un charme prenant et soutenu; qu'il reconstruit en une réalité graphique une région de notre sol; qu'une trame sentimen-

tale y court avec beaucoup de grâce; que ses personnages se campent et se meuvent; que l'expression en est sobre, exacte, sans manquer de piquant ni de couleur. Et ce sont là beaucoup de mérites à découvrir dans une seule oeuvre. Par malheur, ils sont déjà découverts, et une critique si unanime ne laisse presque rien à ajouter. Même les péricépéties du conte sont assez connues pour qu'il soit superflu de les redire. Tout le monde sait qu'elles tracent un tableau de l'Ouest canadien, de l'existence de ses colons; qu'un jeune Montréalais s'y mêle, à la recherche d'exercice et d'air pur, qui bientôt s'éprend de cette vie rustique, mais aussi d'une fée de la plaine, dont l'ombre tour à tour le poursuit et lui échappe; qu'elles se traversent d'une jalousie d'enfant, et se compliquent, dans une autre âme, d'une lutte entre l'égoïsme et le sacrifice. On a noté que ces situations sont simples, mais sympathiques, et se déroulent sans une minute d'ennui. Il ne me reste donc, pour être original, qu'à chercher des faiblesses dans l'oeuvre, et je m'attelle à cette ingrate besogne.

Juana, ce me semble, a au moins un défaut, qui n'a guère ému la critique, que M. Bruchési, je crois, a été seul à signaler, et qui pourtant est évident et grave: — l'inconséquence et la puérilité de son dénouement. Ce roman est humain, captivant, logique, jusqu'à la dernière page . . . exclusivement.

Celle-ci nous désappointe comme ferait une supercherie. Rappelons que l'auteur nous a tenus sans trêve dans l'anxiété d'un mystère qui domine son récit, qu'il nous fait pressentir profond et grave. La belle Juana, qu'on sent amoureuse du héros, qui s'est une fois abandonnée à lui, voit devant elle un terrible obstacle qui la fait se reprendre, qui lui défend d'écouter son coeur. Elle en parle souvent, l'oppose aux avances de l'ami; il la conduit enfin à se jeter aux bras d'un autre. Mais elle en cache le secret à Raymond, et nous l'ignorons avec lui. C'est là, provisoirement, un des attraits du livre: cette énigme éperonne la curiosité, met l'imagination en marche, fait flotter l'aventure dans un brouillard de rêve. Or quelle en est la solution? Un simple cas d'information fautive, la plus prosaïque des erreurs: Juana, sur la foi d'une lointaine gazette, croyait Raymond déjà marié. La disproportion saute aux yeux entre l'évènement et l'attente; on est déçu, indigné presque, et l'on regrette tout le souci qu'on s'est donné pour cette vétille. Alors, pour se venger, on revient sur l'intrigue entière, et l'on constate que cette finale pêche par invraisemblance encore plus que par nullité. Car il est impossible que ces entrevues répétées, ces confidences intimes, ces refus obstinés qui mettent l'amant au désespoir, n'aient jamais amené cette explication enfantine; que Raymond ne l'ait pas

forcée par des questions pressantes. On relit des passages, v. g. page 132, qui la rendaient inévitable. Et son escamotage devient le vrai mystère du livre, nous gâte sa vérité; — mais, heureusement, après coup, j'allais dire trop tard: on a eu son plaisir; on ne peut faire qu'on n'ait été séduit!

Ceci suggère la réflexion plus large que ce qui manque en général au roman canadien, c'est la structure charpentée et forte. Et j'oublie un instant M. Harry Bernard pour m'en prendre à la masse de nos conteurs. La plupart, vraiment, ne se mettent pas assez en frais pour les thèmes de leurs histoires. Le plus mince fait-divers, l'aventure la plus ressassée, le plus petit filet d'intrigue, semble leur suffire. Ils tricotent de ces fils un tissu quelconque, où les caractères et les actes se dessinent en pâles broderies. Ils se fient trop à l'écriture pour racheter les vides du fond. Et pourtant l'invention importe ici plus que le style. Le roman, après tout, n'est qu'une histoire contée. Il faut que cette histoire intéresse par elle-même, tienne l'esprit éveillé par sa nouveauté, ses détours, par le charme ou le pathos de sa légende. Il faut que les épisodes s'y agencent comme les scènes d'un drame, amenés chacun par le jeu logique des impulsions et des motifs; que tout y conduise pas à pas à la plongée ou à l'apothéose finale. Que ce soit le roman complexe, coupé de surprises, où se croisent les heurts

imprévus, les réactions violentes, ou le conte ingénu dessinant des âmes simples et des vies paisibles, rien ne dispense d'une découverte qui distingue le récit d'un reportage vulgaire. Ce peut être émotion, profondeur, ingéniosité, analyse, mais ce doit être trouvé et rare. Et cela exige beaucoup plus de peine que n'en prennent d'ordinaire nos romanciers. Il leur répugne de poser tant de bases, d'étayer leurs concepts de tant d'appuis et de mortaises. Mais par suite la logique se traîne, la psychologie est futile, sans subtilité, sans nuances, l'action arbitraire et inexpliquée. Le brillant même de l'expression ne peut percer le brouillard gris d'une médiocrité foncière. Dirai-je que c'est à cause de ce vice d'ossature que des romans comme *Dans les Ombres*, comme *Dilettante*, comme *Moment de Vertige*, parmi les plus récents, restent des exercices préliminaires, et que si *La Chair Décevante*, de Mlle Bernier, nous frappe comme plus adulte, c'est qu'elle creuse plus avant dans l'âme humaine et dans la vie?

Je ne fais pas à *Juana* ce reproche capital: je constate seulement qu'un pan de l'édifice a fléchi, faute de fondation, et entame sa solidité. Il eût été facile, d'ailleurs, de faire de ce « mystère » une partie intégrante de l'oeuvre, de le relier à ses personnages et aux passions qui les agitent. Je remarque que Lucienne, une des actrices du drame, y joue

un rôle très effacé, qui eût pu être important et actif. Que ne l'a-t-on poussée sur le damier? Elle est jalouse de Juana: c'en est assez pour qu'elle devienne le ressort caché du mystère. Qu'on la jette en travers de l'amour de Raymond. Qu'elle le dénonce à sa rivale comme déjà engagé, soit à elle-même, soit à une autre. Qu'elle y mette tant de feinte franchise, de détresse vraie, de preuves plausibles, que Juana soit convaincue et décide la rupture, promettant de garder le secret de sa cause. Que ceci, si l'on veut, ne soit révélé qu'à la fin, afin que le roman tienne jusqu'au bout sa trame obscure. Son dénouement alors, au lieu de s'abattre des nues, jaillira des entrailles de l'oeuvre — Ce n'est qu'une suggestion parmi beaucoup d'autres possibles, et que M. Bernard eût imaginées mieux que moi. L'important, c'était d'en choisir une qui fût intrinsèque au récit et rentrât dans son unité.

Soulèverai-je d'autres chicanes à propos du style de ces pages? N'en trouve-t-on pas toujours quand on y tient? On pourrait, en fait, signaler certaines gaucheries, certains embarras d'expression, certaines absences de rythme dans la phrase. « Sans doute que la vie était dure », ce n'est pas très grammatical; — « Lucienne s'obstinait dans un mutisme dont je ne pus déterminer s'il était calculé », ce n'est pas très coulant; — « J'eus le sentiment . . . qu'il se cuirassait d'avance contre les déchirements qui mar-

queraient son nouveau déracinement », ce n'est pas très mélodieux. L'apostrophe « ma chère belle poupée » est étrange comme consolation funèbre. Mais de ces distractions il ne suit pas que le roman soit mal écrit. Un livre qui peint ce qu'il veut peindre, qui transmet toutes vivantes des visions et des sensations, n'est jamais mal écrit. Pour atteindre ce résultat, il faut que l'auteur ait connu la valeur des mots et ait su les mettre à leur place. On a beau discuter leur emploi de détail, il reste que leur somme est habile, effective et réalise le but de l'oeuvre. C'est pourquoi de grands romanciers, comme Balzac, Dumas, Marcel Proust, Giraudoux, peuvent l'être en dépit de leur syntaxe. M. Bernard, d'ailleurs, pêche peu contre la langue. Sa phrase courte et concrète est généralement limpide autant qu'expressive et picturale — Elle note les traits saillants des choses et en suscite l'apparition vive. On voit s'étendre la prairie, non pas désolée et inerte, comme on se l'imagine souvent, mais variée de lacs, de monticules, grouillante de vie animale, survolée des flottilles d'outardes et de sarcelles, sapée par les myriades de gophers, ondulée par les brises ou secouée de vents sauvages. Et la vie des colons défile par le menu, avec sa pauvreté, ses fatigues, son isolement, surtout avec cette monotonie qui à la longue opprime l'âme et parfois la révolte. Les entours de cette vie sont dessinés de

touches exactes: la maison de troncs équarris, l'étable insuffisante, les animaux, les champs, le labeur des semailles et des récoltes. « En hiver les travaux ne sont pas exigeants. Il n'y a que les bêtes à soigner: la vache, les chevaux, les chiens. Ces derniers logent dans la petite étable en compagnie de la vache, et les chevaux restent dehors, comme c'est la coutume dans ce pays. Leur poil long les protège du froid. Pendant les grands vents, ils se serrent contre les meules de paille érigées après les battages, l'encolure et les oreilles basses. Les chevaux nous conduisent au village le dimanche et s'ennuient les autres jours ». Ce sont de ces traits sobres qui composent un tableau particulier, précis. Quand on ferme le livre, on a eu sous les yeux un coin de la Saskatchewan, et goûté une leçon de géographie, même d'agriculture, en surcroît d'une jolie histoire.

Autre point dont l'auteur doit se féliciter, et qui marque un progrès dans sa manière: il a réduit ici le « parler canadien » à son rôle discret, légitime. Ces pages sont émaillées de mots et de tournures natives, elle n'en sont pas bourrées ni encombrées. On ne sent pas le parti pris de mettre en toutes ces bouches un énoncé purement photographique, et même plus « patois » que nature. Pas d'écossais s'évertuant, comme dans la *Terre Vivante*, à parler picard et normand. Mais aussi comme cette dis-

création dignifie les paroles, rehausse la part de dialecte dont elles s'assaisonnent encore! Le mot canadien, enchâssé dans la phrase française, s'isole, pétille de tout son sel, au lieu de se noyer dans son propre verbiage. « C'est vrai que la vie n'est pas drôle dans la prairie, pour une femme », dit le fermier Lebeau. « C'est toujours pareil, toujours pareil. On n'a pas de voisins proches, et les amis sont à des milles, les magasins aussi. Il n'y a tout le temps que les travaux, les animaux, le vent, la pluie, la neige. Quand vous êtes arrivé, ça été un peu mieux. Pour un temps elle n'a osé rien dire. Mais ce n'est pas pour durer. Elle est moins gênée avec vous maintenant. Dès que vous n'êtes pas là, ça recommence ». Je me demande ce que cette tirade, sans un mot qui ne soit français, où deux acceptions un peu spéciales et un idiome de tournure révèlent seuls leur origine, eût gagné à patoisier lourdement et ouvertement. Ce langage est français, et en même temps très canadien, canadien par son sens intime et par sa musique, mais sans outrance et sans caricature. C'est celui que nos romanciers devraient imposer à leurs types, quand ils veulent qu'on les respecte. Il y a sans doute l'autre excès à fuir: leur faire parler une langue de diplômés; et l'auteur l'a frisé cinq ou six fois. Quand Mme Lebeau se déclare « désorientée », elle se trompe évidemment de vocabulaire.

touches exactes: la maison de troncs équarris, l'étable insuffisante, les animaux, les champs, le labeur des semailles et des récoltes. « En hiver les travaux ne sont pas exigeants. Il n'y a que les bêtes à soigner: la vache, les chevaux, les chiens. Ces derniers logent dans la petite étable en compagnie de la vache, et les chevaux restent dehors, comme c'est la coutume dans ce pays. Leur poil long les protège du froid. Pendant les grands vents, ils se serrent contre les meules de paille érigées après les battages, l'encolure et les oreilles basses. Les chevaux nous conduisent au village le dimanche et s'ennuient les autres jours ». Ce sont de ces traits sobres qui composent un tableau particulier, précis. Quand on ferme le livre, on a eu sous les yeux un coin de la Saskatchewan, et goûté une leçon de géographie, même d'agriculture, en surcroît d'une jolie histoire.

Autre point dont l'auteur doit se féliciter, et qui marque un progrès dans sa manière: il a réduit ici le « parler canadien » à son rôle discret, légitime. Ces pages sont émaillées de mots et de tournures natives, elle n'en sont pas bourrées ni encombrées. On ne sent pas le parti pris de mettre en toutes ces bouches un énoncé purement photographique, et même plus « patois » que nature. Pas d'écossais s'évertuant, comme dans la *Terre Vivante*, à parler picard et normand. Mais aussi comme cette dis-

création dignifie les paroles, rehausse la part de dialecte dont elles s'assaisonnent encore! Le mot canadien, enchâssé dans la phrase française, s'isole, pétille de tout son sel, au lieu de se noyer dans son propre verbiage. « C'est vrai que la vie n'est pas drôle dans la prairie, pour une femme », dit le fermier Lebeau. « C'est toujours pareil, toujours pareil. On n'a pas de voisins proches, et les amis sont à des milles, les magasins aussi. Il n'y a tout le temps que les travaux, les animaux, le vent, la pluie, la neige. Quand vous êtes arrivé, ça été un peu mieux. Pour un temps elle n'a osé rien dire. Mais ce n'est pas pour durer. Elle est moins gênée avec vous maintenant. Dès que vous n'êtes pas là, ça recommence ». Je me demande ce que cette tirade, sans un mot qui ne soit français, où deux acceptions un peu spéciales et un idiome de tournure révèlent seuls leur origine, eût gagné à patoisier lourdement et ouvertement. Ce langage est français, et en même temps très canadien, canadien par son sens intime et par sa musique, mais sans outrance et sans caricature. C'est celui que nos romanciers devraient imposer à leurs types, quand ils veulent qu'on les respecte. Il y a sans doute l'autre excès à fuir: leur faire parler une langue de diplômés; et l'auteur l'a frisé cinq ou six fois. Quand Mme Lebeau se déclare « désorientée », elle se trompe évidemment de vocabulaire.

Il va sans dire que M. Bernard, écoutant son instinct d'artiste, évite soigneusement d'écrire en « canadien » pour son propre compte; que sa narration, ses tableaux, s'expriment en français pur et simple, sans rien qui tende à offusquer Littré, ou même l'abbé Blanchard. Il éclaire ainsi, dans le bon sens, certaines théories ambiguës de ses *Essais Critiques*.

Je suis revenu, malgré tout, à l'éloge de ce livre, et il est juste de finir par là. C'est une aimable et simple histoire, sobrement contée, où des effluves sentimentaux croisent l'arome des foins coupés et que pénètrent à la fois la paix et la mélancolie des grands espaces. C'est un bon roman qui, avec *Nord-Sud*, a fait de l'an dernier une revanche pour le terroirisme. Il reste à nos nouvellistes mondains, et en particulier à nos demoiselles, de dépasser bientôt cette marque par la magie de leurs formules.

La Librairie d'Action Canadienne-Française a édité ce livre, comme d'ailleurs la plupart de nos oeuvres récentes. Et il convient de signaler que, sans cette entreprise, et sans M. Albert Lévesque, l'homme en qui elle s'incarne, notre actif littéraire serait singulièrement réduit. Des sept ou huit romans parus l'année dernière, combien, faute de sa féérique baguette, dormiraient encore dans les têtes ou dans les tiroirs! Et si l'absence de quelques-uns n'eût pas entraîné un désastre, n'est-ce

pas quand même un excitant, une cause efficace de progrès, de rendre ainsi possible aux jeunes l'expression de leurs idées, l'essai de leurs talents, de les mettre en contact avec un auditoire? L'activité qui en résulte vaut déjà cent fois mieux que la torpeur inerte: d'elle pourra sortir quelque jour la grande oeuvre que nous attendons. M. Lévesque, sans prétention altruistique, sans fracas et sans pose, est un bienfaiteur de nos lettres, et je ne conçois pas que des attaques stupides veuillent amoindrir son rôle et ses services. Ne sommes-nous pas guéris du mal de dénigrer les nôtres chaque fois que l'un d'entre eux s'efforce à remuer, à faire quelque chose?



DEUX OUVRAGES DE "VIEUX DOC"

(Docteur) EDMOND GRIGNON

« EN GUETTANT LES OURS »

ON nous prêche à raison, et parfois à tort, la littérature du terroir. En voici, et de la meilleure. Mais c'est presque amoindrir cette oeuvre que de parler à son sujet de littérature. En fait, son terroirisme lui est tellement essentiel, surgit si fort des entrailles du sujet, s'exprime en notations si vives et si simples, qu'on songe plutôt à une causerie qu'à un livre; et toutes ses qualités sont celles d'une très charmante et très pétillante causerie. L'auteur, M. Grignon, nous apporte ici, les mémoires, les expériences variées d'un médecin de campagne, au cours d'une vie passée à toutes sortes d'oeuvres bienfaisantes, mais en particulier à celle qu'on désigne dans le Nord sous le symbole du guet des ours. Ces bêtes cruelles et pourtant désirées

sont celles qui visitent les foyers, faisant gémir et réjouissant les mères, et qu'un bon médecin sait l'art d'éconduire sans méchef. Et, en quarante-trois ans, c'est quatre mille de ces animaux que le Dr Grignon a dû guetter, la nuit, le jour, au milieu des péripéties les plus diverses, les plus pénibles, et parfois les plus amusantes. Mais cela même ne forme qu'une partie de ses aventures; car il nous raconte les ressauts, les traverses, voire les équipées de sa jeunesse étudiante, les luttes de ses débuts, les années incertaines dépensées à chercher sa voie; jusqu'au jour où le roi du Nord, qui pour l'heure fut aussi prophète, le grand curé Labelle, lui montra Sainte-Agathe, village à peine naissant, dans la solitude des montagnes, comme le lieu destiné à asseoir sa vie. Il y est resté depuis lors, exerçant une mission qui était presque un ministère, vivant de la vie des humbles qui l'entouraient, partageant leur médiocrité, leur pauvreté même, et trouvant le moyen, pour son compte personnel, de donner au Nord treize enfants. Il y demeure encore, mais ayant conquis désormais le repos des bons travailleurs, et pouvant, avec un sourire, remémorer ses fatigues et ses luttes. Non qu'il ait jamais cessé, même en s'y débattant, de sourire, de rire même de bon coeur: car ce qui charme dans ces pages, c'est leur belle humeur, leur entrain, le sens fin qu'elles dénotent des dessous risibles des choses. L'auteur y apparaît doué d'un

optimisme que ne domptent ni l'épreuve ni le labeur, et qui lui fait, dans les occurrences les plus tristes, chercher le coin de comédie. Je suis certain que cette gaieté, communiquée à ses malades, a dû agir souvent comme une thérapeutique mentale et hâter plus d'une guérison. Elle nous explique que les années aient laissé le « vieux doc » encore si luron et si jeune. Pourtant, elle ne cache pas ce que ces souvenirs comportent d'activité, de dévouement, de courage frisant l'héroïsme. La vie du médecin, dans ces commencements du Nord, était loin d'être une fête à la paresse et à la convoitise. Son territoire était immense, et l'on venait, au milieu de la nuit, le « qu'ri » pour des malades habitant à dix et douze milles, dans le « bout d'l'Hirondelle » ou le « fond du Castor ». On l'installait, des jours entiers, dans d'inconfortables mesures, à guetter les ours ou la mort. Le salaire était pitoyable, et la « liste des prix » citée dans le volume fait l'effet d'une plaisanterie: visite de jour, vingt-cinq sous; visite de nuit, cinquante sous; extraction d'une dent, quinze sous, etc. D'aventure la famille priait tout haut en sa présence « pour que le docteur ne chargeât pas trop cher ». Il fallait tirer de ces maigres sources une existence précaire, que seule pouvait sauver l'économie la plus rigide. C'est donc, sous son air dégagé, une peinture d'énergie et de sacrifices que nous retrace ce livre; il a des des-

sous très sérieux; il nous montre l'acteur principal beaucoup plus grave qu'il ne voudrait paraître, et nous fait admirer la part qu'ont prise, que prennent encore, tous ces médecins-pionniers à la conquête des terres nouvelles.

Ces récits vont plus loin, et ils forment, dans leur ensemble, un tableau graphique et vivant de l'existence des gens du Nord à cette période primitive. C'est tout un défilé de faits, de traits de mœurs, de personnages typiques, qu'ils nous déroulent avec un pittoresque intense. Rémi Mailhot, le confiseur linguiste; le vieux Michon, ce pêcheur endurci, dont la dépouille, enfouie en terre profane, réapparut comme loup-garou, semant aux chrétiens l'épouvante; le bonhomme Raphaël, victime d'une confusion d'onguents qui faillit lui coûter la vue; le père Léon, refusant net de faire présent à saint Joseph de la première nuit de ses noces; Pierrot Champoux, dont la gaffe traîtresse coupa court à une visite distinguée; William Aubé, clamant dans le silence nocturne son adjuration pathétique à un débiteur trépassé; chargeant plus tard ses derniers moments de commissions pour l'autre monde; le père LaVictoire et son enchère victorieuse, et ses excuses perfides à maître Belpeau, et son unique défense de la thaumaturge Sainte Anne: — autant de types originaux et d'histoires à substantifique moelle qui évoquent ce rustique passé, où court une verve drue qui est

bien l'esprit de chez nous. Le curé Labelle lui-même, dépassant ces hommes frustes par tant de côtés, mais pourtant si bien l'un d'entre eux, ne dépare par cette galerie. Ainsi, par son tracé réel et sa simplicité toute franche, ce récit bon enfant devient une page d'histoire, fait partie des chroniques du Nord, où le courage, la lutte ardue, se sont toujours parés de la vieille gaieté gauloise.

Traversant ces portraits, de belles histoires de pêche qui échauffent le sang sportif, amusent par leur humour, émerveillent par le poids et la dimension des captures; — plus excitantes encore, des frasques de jeunesse, des incidents de vol au cadavre comme en perpétraient les carabins d'antan, excusés plus ou moins par les nécessités de la science. Certes, on ne s'ennuie pas à lire M. Grignon; et n'est-ce pas, après tout, en ce genre comme en beaucoup d'autres, la vraie pierre de touche?

De plus tout ceci est bien dit, exprimé en style bref, alerte et haut en couleur. Et j'ai eu tort d'insinuer que ces pages se déroulent en dehors des zones littéraires, car elles foisonnent de traits de plume et de coups de pinceau comme on en admire chez Daudet et chez de Maupassant. Peut-on imaginer tableau plus ramassé et plus pictural que ceci :

« La veuve Jolicoeur était une petite vieille accorte et ragote. Quand elle déambulait sur la rue, la figure rougeaude et souriante, elle se balançait

comme l'oie, dont elle avait l'intelligence ».

Ou bien le croquis de ces poules qu'affolent les cerises à l'eau de vie:

« Toute la basse-cour était ivre, comme la Pologne lorsque boit son roi. Le maître-coq, la face apoplectique, faisait la roue autour des poules, et s'affaissait sur le côté; celles-ci s'écrasaient, attendant ses caresses, impuissantes ensuite à se relever. Les poulets et poulettes jouissaient de l'existence en roucoulant comme des colombes. Des cochets, au vin mauvais, le cou gonflé par la colère, se crêpaient la crête et s'arrachaient les plumes en poussant des cris gutturaux ».

Quiconque peut dépeindre ainsi est non seulement un conteur habile, mais un excellent écrivain. Seulement le « Vieux doc » crayonne si spontanément, avec si peu d'apprêt et de gourme, qu'il a l'air, comme cet autre, de faire de la prose sans le savoir: ce qui n'est qu'un charme de plus.

Qu'on nous donne plus souvent de ce régionalisme en chair et en os, vivant et véridique, qui retrace nos moeurs populaires sans les charger ni les embellir; qui en cueille les aspects significatifs sans s'arrêter à ce qui est plat ou pâle; qui fait se camper et saillir les incidents, les personnages; qui saisit nos vieux idiomes dans leurs tours piquants, expressifs; qui crée en un mot l'intérêt et la sympathie par l'impression de la réalité vécue.

“QUARANTE ANS SUR LE BOUT DU BANC”

LE grand tort de ce livre, c'est d'en suivre de près un autre qui était une sorte de chef-d'oeuvre. Les chefs-d'oeuvre vont rarement par paires, et il est naturel que ce frère cadet souffre un peu de l'excellence de son aîné. Les premiers mémoires du vieux Doc, où il nous retraçait les hauts points de son existence, dans les abatis du Nord naissant, nous avaient enlevés d'emblée par leur naturel, leur fraîcheur, par la bonhomie et l'entrain qui les pénétraient. Ils nous charmaient par un côté plus grave, par le tableau des luttes et des labeurs des pionniers, où la charrue, la hache, le « guet des ours », le courage et la belle humeur conduisaient de concert l'avance solide de la race. On ne sentait dans ces récits aucun effort, aucune littérature voulue; les croquis de types et

de mœurs s'y gravaient en lignes sans surcharge; l'humour naissait toute seule des situations et des actes; le sérieux, la gaieté, y étaient dosés justement; il s'en dégagait un arôme d'énergie et de confiance. Il est sûr que la nouvelle oeuvre a un caractère autre, et par suite des traits différents. Ce sont des souvenirs encore, mais triés cette fois à dessein pour leur qualité amusante, recherchant franchement l'évocation comique et invitant l'éclat de rire plutôt que le sourire discret. Le crayon en est moins subtil et plus largement appuyé. Les personnages et les paroles y sont grossis sans grand scrupule, y versent joyeusement dans la caricature. Ce n'est plus de l'histoire toute pure, pas même de la petite histoire; c'est la chronique enjolivée, accrue, où l'imagination se joue, où l'auteur se découvre derrière les faits et les ficelles. Le dialogue ici remplace souvent la narration directe, et ces piécettes scéniques empruntent forcément quelque chose aux conventions et aux artifices du théâtre. Comme on voit, les deux oeuvres se ressemblent à peine; l'auteur sans doute les a voulues diverses, et il est presque injuste de les comparer. Mais si on les compare, il faut reconnaître que la dernière venue relève d'un genre inférieur, et par suite n'atteint pas l'importance, le charme discret, l'intérêt multiple de l'autre.

Là-dessus, des critiques à l'esprit tout d'une pièce,

pour qui les gradations et les nuances n'existent pas, et qui jettent sur les livres leurs verdicts comme des pelletées, refusent à celui-ci toute espèce de mérite, le traitent même de très haut, avec ce dédain transcendant qui est pour eux le fin du fin de la critique. Excès, à mon avis, qu'explique sans l'excuser cette comparaison qui les hante. Ils voient le *Bout du Banc* à travers *En Guettant les Ours* et appliquent aux deux oeuvres les mêmes normes et les mêmes mesures. Je gagerais que si celle-là eût été publiée d'abord, ils s'en seraient esclaffés tout naïvement, auraient trouvé ces histoires très drôles, intimement canadiennes, distinctives du pays du Nord, et auraient salué le docteur Grignon comme une découverte.

Mais la chronologie n'a rien à voir avec l'affaire. Ces « procès » plus ou moins burlesques peuvent être amusants en eux-mêmes, à la façon des *Tribunaux Comiques*, des charges de Capus ou de Courteline, sans qu'on leur en fasse un reproche. C'est un genre: il suffit qu'on y réussisse. On peut s'en dérider comme des *Contes* de Fréchette, sans se demander s'ils contiennent de l'épopée ou du lyrisme. J'avoue bien humblement qu'ils m'ont produit cet effet-là. Avec ce « crétinisme » auquel seul échappe un petit groupe d'esprits d'élite, tous réunis au même journal, je les ai lus d'un bout à l'autre, non seulement sans y trouver de causes d'indigna-

tion, mais avec le plaisir béat que j'éprouve encore, à mon âge, à de bons gros lazzi, à des histoires bouffonnes, à voir jouer Guignol, à voir se déhancher des nègres sur les planches des scènes populaires. Et, qui pis est, je n'en rougis pas. Je crois qu'il y a dans l'art, comme dans le paradis, d'innombrables « demeures », et que c'est une curiosité éclairée, une jouissance légitime, de les explorer toutes. Tout ce qu'on exige de chacune, c'est d'être ce qu'elle promet, ce qu'elle prétend, et rien de plus. Je prends donc ce volume, non plus comme une oeuvre sérieuse, mais comme une joyeuse parodie sur un fond secondaire de réalité. Ainsi classé, s'il me distrait, s'il me donne par instants la grimace bienfaisante du rire, c'est assez pour que je l'approuve et lui pardonne ses propres grimaces. Et je n'en fais pas pour cela, notez-le, l'égal du *Misanthrope*.

En fait, ces pages, à mon avis, malgré quelque outrance dans la ligne, foisonnent de traits réjouissants, de passages de bon comique, dans un genre désinvolte qu'a cultivé Rabelais, dans une langue verte et crue que n'a pas dédaignée Shakespeare. Ces échanges de malices entre maître Boisseau et maître de Montigny; — ce coup de poing de Marin Aubé, si mortel qu'on dut l'interdire par injonction légale; — ces plaidoiries de l'ivrogne Chamberlin; — ce son doux, moelleux, semblable à un roucoulement,

qu'émet madame Hurlot au lieu du cri aigu qui eût dû arrêter une tentative de violence: tout cela est exhilarant et de haute ironie. Même le *Plat de Ragoût*, même les *Ergots de Cochon*, ce n'est sûrement pas très relevé, très distingué, mais on peut goûter cela comme on goûte Piron. Sommes-nous si puritains, qu'il nous faille faire la moue à toute histoire dénuée de noblesse? Et les mêmes contempteurs de ces gauloiseries applaudissaient, dans l'autre volume, *La Baisette*, *Les Deux Reines*, et la confusion d'élixirs qui coûta cher au brave Raphaël!

D'ailleurs, quelques chapitres ont une note plus sérieuse, reprennent la veine autobiographique, et pourraient faire partie d'*En Guettant les Ours*.

Consolez-vous, vieux Doc, vous n'avez pas commis un crime, ni profané l'arche de nos lettres: vous avez seulement secoué un peu leur solennité. Vous gardez vos dons de conteur: vous n'avez fait que changer de sujets. Vous nous peignez des types plus frustes et plus hauts en couleur, d'un crayon plus chargé mais encore habile. Et vous restez le thérapeute qui dissipe nos humeurs noires et nous guérirait au besoin d'une gourme hypocrite propre à raidir chez nous la gaieté canadienne, l'esprit gaulois et l'esprit tout court.

“AUX MARCHES DE L'EUROPE”

Par JEAN BRUCHÉSI

IL faudrait plaindre le Canadien instruit qui accueillerait ce volume, au seul énoncé de son titre, par cette fin de non-recevoir: « Que nous importent les Marches de l'Europe »? Il se démontrerait nanti d'une curiosité bien étroite, et d'une idée bien humble des champs où l'esprit canadien peut aspirer à se mouvoir. S'il est une bonne raison qui nous interdise toute étude dépassant nos spectacles ou nos intérêts immédiats, on ne l'a pas encore fournie; et ce serait une modestie outrée et dégradante de nous croire incapables de visions plus larges. Une des causes, en fait, du peu de portée de nos lettres, c'est qu'elles ont cultivé des jardins trop enclos, sans assez d'air libre et d'espace. Il faut étendre ses enquêtes, ses vues, ses sympathies,

tout en gardant au sol natal sa place réservée. Il faut s'intéresser aux Marches de l'Europe, comme à tout ce qui est intéressant en soi, comme à tout coin de terre où notre humanité végète. Et d'ailleurs ces lointains pays nous sont-ils étrangers, quand ils ont pu hier déchaîner sur nous leurs tourmentes et nous entraîner dans leurs luttes?

M. Jean Bruchési avait, pour cette exploration, encore d'autres motifs. L'étude de la politique, de l'histoire, est pour lui un devoir d'état: et nul terrain plus que celui-ci n'a été de tout temps fécond en crises historiques, riche d'influences directes sur l'évolution de l'Europe. Même au lendemain des catastrophes qui l'ont ébranlé jusqu'au fond, il y bouillonne une multitude de ferments vifs et dangereux. Pologne, Autriche, Hongrie, Bulgarie, Serbie, Roumanie: ces Balkans de naguère, reconstitués en groupes ethniques par la paix de Versailles, n'ont pas encore trouvé l'équilibre, l'accord stable que leur promettait l'ordre nouveau; ce qui condamne, non pas les principes de cet ordre, mais ses formules incomplètes, surtout ses applications faussées, arbitraires, pour le bénéfice des vainqueurs. L'agitation qui règne encore là-bas, les rivalités raciales, les jalousies et les intrigues, offrent à un esprit attentif maint sujet de recherche et de réflexion. Pays, d'ailleurs, d'un charme unique pour le voyageur, le poète: où chaque tournant de route

ressuscite un lointain passé, où l'Orient et l'Occident se touchent, juxtaposant les traits, les moeurs, les monuments de Rome et de Byzance. L'auteur les a parcourus en touriste, mais aussi en observateur et en critique sagace. Son ouvrage reflète à la fois les impressions d'une captivante tournée et l'esquisse de graves problèmes qu'il a vus surgir à chaque pas. Pour tout embrasser de plus haut, il s'était retracé d'avance la filière historique des races, leurs migrations, leurs croisements au cours des siècles; il avait recherché dans leurs conflits, dans l'origine de leurs cultures, les causes qui s'allièrent pour façonner leur âme distincte. C'est sur ce fond solide qu'il établit ses données et ses conclusions. Mais il n'a pas non plus négligé le présent. Il regarde, interroge tout au long de sa route; il visite les hameaux comme les villes populeuses; il cause avec des paysans, des bourgeois, des papes, des ministres d'état, même avec des rois et des reines; il dîne avec des maires socialistes. Bref, son enquête est étendue et variée; et elle s'entoure de documents précisant les progrès de la richesse, de l'industrie, de l'instruction publique, dans les régions qu'il parcourt.

Ce livre, comme on voit, entend être instructif. Ce n'est pas un de ces carnets légers où se notent en courant l'éclair du paysage, l'incident imprévu, le trait de moeurs piquant ou bizarre. Qui cherche-

rait ici la vie frivole des capitales et la gaieté des boîtes de nuit se serait simplement trompé d'adresse. L'auteur voit comme un autre le sol, les scènes et les coutumes, et il les peint en touches souvent vivaces; mais on le sent préoccupé d'objets plus difficiles. C'est à travers la vie nationale avec ses complexités, ses périls, qu'il nous guide surtout; ce sont les faits sociaux et politiques qu'il interprète. Et peut-on justement lui reprocher d'être sérieux? Un philosophe vaut bien un photographe de cinéma; et une leçon d'histoire, même sobre en fantasmagorie, a son intérêt par elle-même.

Dans cette Europe de l'Est, la grande cause de malaise que M. Bruchési voit partout, menaçant l'ordre et la paix sociale, c'est un nationalisme aigu, irrité de sa part dans les nouveaux partages, refusant d'accepter les faits accomplis, exhalant ses griefs à tout prétexte, sans qu'on puisse toujours dire si c'est à tort ou à raison. Il semble que le « principe des nationalités », tel qu'appliqué à Trianon, n'ait fait que déplacer les questions brûlantes. En brisant les anciennes fédérations au profit de minorités ethniques, il a créé d'autres minorités tout aussi exigeantes et aussi hargneuses, et les majorités nouvelles, hier persécutées, se font aisément persécutrices. Les « corridors », les enclaves de villes, de provinces, qu'on croyait dictés par la justice même, sont devenus autant de champs d'inimitié, parfois

d'hostilité ouverte. Ce nationalisme explosif, M. Bruchési l'a vu en Pologne, où pas moins de cinq groupes (« cinq Alsaces », a-t-on dit) revendiquent leur autonomie. Il l'a constaté dans l'Autriche démembrée, dans la Hongrie mécontente de ses frontières; en Roumanie, aux prises avec ses sujets transylvains et bulgares; en Bulgarie, réclamant toujours la Thrace, la Macédoine; en Yougoslavie, où Slovènes et Croates protestent contre la tyrannie serbe. Il faut admirer la clarté avec laquelle l'auteur expose ce chassé-croisé de querelles, résume les faits, les arguments, sans prétendre juger à fond de litiges si enchevêtrés. Il conclut seulement: « L'équilibre moral, économique et politique de l'Europe orientale n'est pas encore chose faite », et de cette assertion son livre est la preuve raisonnée.

À côté de cette grave étude, la description des lieux et des moeurs pittoresques, celle des reliques de l'art, des monuments où dorment les guerriers et les grands évêques, occupe sa juste place. La visite de collèges, d'expositions, d'usines, de ports de mer, jette des jours sur le présent. Et le voyage lui-même, avec ses visions fuyantes et ses éternels douaniers, a la note des choses vécues. M. Bruchési ne pose pas au brillant styliste: son lyrisme est restreint; il ménage le trait et l'enluminure; mais il dit tout ce qu'il veut dire, et sa phrase quelquefois touffue demeure orthodoxe et logique. À lire ses

descriptions, ses thèses, on n'est pas soulevé, extasié, bouleversé, ce qui serait bien inutile; on ne retrouve pas le crayon magique de Loti ou la pointe fine des frères Tharaud, voyageurs avant tout artistes; mais on s'instruit solidement et avec plaisir.

On pourrait sans doute, çà et là, contester certains jugements et discuter certaines tendances. M. Bruchési est conservateur par principe, par instinct, et il en a le droit; mais il pousse trop loin, selon moi, son attachement au passé, son dédain pour la société moderne, sa méfiance de ses institutions et de son esprit. Cela le rend presque étranger au monde où nous vivons, et l'empêche d'apporter à ses recherches ce détachement objectif d'où naît l'impartialité et cette sympathie qui complète l'intelligence. De là, des préventions contre la liberté, la démocratie, l'égalité des droits, les revendications sociales, les efforts pour la paix universelle; surtout contre ce qui, de près ou de loin, ressemble à une révolution. Il en est encore, après cent quarante ans, à protester contre la Révolution française! Et ceci résume bien le défaut de son attitude. Car enfin, en dehors de toute théorie, voici un de ces faits posés, définitifs, qui ont donné au monde une direction nouvelle et sur lesquels le monde ne reviendra jamais. Ces faits, il faut les accepter comme on accepte l'histoire humaine, comme on accepte les périodes géologiques. Il est aussi oiseux

de regretter la Révolution française que de pleurer la chute de l'empire des Mèdes. Mais M. Bruchési, lui, ne se résigne pas; il trouve même pour gémir des occasions assez curieuses. Ainsi il a vu en Pologne des exemples du style rococo, ce genre d'architecture tourmenté et chargé mis en mode par la Renaissance. Et il aperçoit un rapport entre ce rococo et la Terreur! « Presque toutes les églises de la capitale, dit-il, se ressemblent par le mauvais goût, comme si elles avaient été faites à l'image de ce siècle qui appelait la Révolution française ». C'est tiré d'assez loin, n'est-ce pas? On le sent resté royaliste, fidèle aux fleurs de lis (comme Léon Daudet, comme Maurras!) Il s'extasie, après Louis XIV, sur ce « grand, noble et délicieux métier de roi », sans songer que Louis XIV même, despote égoïste et sans coeur, grâce à son luxe, à son orgueil, à ses ambitions effrénées, laissa la France humiliée, ruinée, en proie à une détresse sans nom. Et voilà une des causes de la Révolution française autrement opérante que les églises de Varsovie! Il parle de Ponyatowski, « le triste amant de la grande Catherine »: — et remarquez-vous le contraste entre ces deux vocables appliqués aux complices d'un même délit? Mais Catherine est reine: ses péchés sont peut-être d'une essence à part. Je sais bien que « la grande Catherine » est une épithète consacrée: mais de grâce réservons le nom de

grand à ceux qui firent quelque chose de grand pour l'humanité et refusons-le à une femme souillée de tous les crimes, qui compte parmi ses « gloires » l'assassinat de son mari et l'écartèlement de la Pologne.

Mais, à défaut de roi (et les rois se font rares), l'auteur penche vers les dictateurs, les autocrates à poigne qui s'emparent du pouvoir, invités ou non, et procèdent à « rétablir l'ordre » par toutes les violences qu'il leur plaît. Et sans doute il assure qu'il en juge en chaque cas d'après la situation concrète, mais n'est-il pas étrange qu'en fait, chaque fois qu'il croise une dictature, elle lui paraisse justifiée et nécessaire? Que ce soit à Belgrade, à Varsovie, à Budapest, à Rome, les conditions d'une « bonne dictature » sont à ses yeux toujours remplies. Je me trompe, une seule lui répugne, celle de la Russie; mais comme c'est seulement la dictature du commun peuple, c'est encore une façon de rester anti-démocrate. On ne sait pas ce qu'il dira d'Hitler, mais pour être logique, il devrait lui dresser un dais à côté de Mussolini. Car Hitler n'est-il pas en train de sauver l'Allemagne des communistes et des Juifs? Or M. Bruchési n'aime guère les Juifs et il abhorre les communistes. Le « bolchévisme » est pour lui une obsession, un cauchemar; il voit sa trace partout; il voit Moscou dirigeant de loin tous les prolétaires mécontents, toute

l'armée des chômeurs sans pain, quiconque attaque les forteresses de l'ordre ou du désordre établi. Et, ce qui est un comble, il reconnaît à leur seule figure les suppôts de Lénine. Il a rencontré dans un train « des juifs américains à têtes de bolchévistes ». Concevez-vous cette griffe de Satan imprimée aux gens pour leurs opinions sociales? N'a-t-il donc jamais vu les binettes paternes, les faces de bourgeois bénévoles, de Maxime Gorki et d'Einstein? En tout cas, M. Bruchési prêche la guerre sainte au soviétisme: il veut que tous les peuples l'extirpent de leur sol, lui opposent un « front unique ». L'Allemagne commence bien: elle met hors la loi d'un seul coup cinq millions de communistes, les bat, les interne dans des camps, leur impose les travaux forcés. Vive Hitler!

Ces lignes peuvent exagérer les opinions de M. Bruchési, mais éclairent, je crois, ses tendances. En politique, en sociologie, il n'est pas tout-à-fait exempt de biais, de préjugés. Il n'a pas voyagé à la manière de Taine, ne cherchant qu'à tout voir, attentif aux seuls faits, indifférent aux conséquences; il l'a fait dans l'espoir de vérifier des thèses: et l'on trouve toujours le moyen de vérifier ce qu'on croit.

Il faut dire que ces préventions n'entachent pas l'ensemble de son livre. Elles se font jour à l'occasion, dans des paragraphes dispersés, qui laissent

intacte la masse des observations justes et des jugements équitables. *Aux Marches de l'Europe* demeure une oeuvre étudiée, sérieuse, qui nous fait pénétrer l'âme et l'histoire d'un monde lointain, très différent du nôtre, qui explique les récentes menaces venues de ces Balkans, centenaires foyers de discorde, et d'où peut-être jailliront les prochains conflits.



“LÉGIONNAIRE!”

Par HENRI POULIOT

A PRÈS le livre-phénomène de M. Desrosiers, ce roman canadien où tout le monde parle français, voici un autre ouvrage qui secoue encore plus violemment nos idées sur la littérature canadienne. Il paraît entendu que nos auteurs en tous les genres ont le devoir de se restreindre aux faits, aux choses et aux personnes de notre pays. C'est une sorte de scandale si l'un des nôtres s'aventure dans d'autres champs: que ce soit la pensée abstraite, l'histoire générale, ou une forme quelconque d'exotisme. On dirait que notre cerveau, fait sur mesure provinciale, manque de compartiments où puissent se loger le souci des larges problèmes, la curiosité des choses lointaines et la communion avec le genre humain.

On blâmait récemment M. Arthur Beauchesne pour ses solides études sur « Les Écrivains (français) d'Autrefois », en l'exhortant à « vulgariser plutôt notre littérature canadienne: — notre meilleur atout, à nous écrivains canadiens, étant l'exaltation et la diffusion de ce que nous ont légué nos pères ».

Pour M. Harry Bernard, « régionalisme » est synonyme de « littérature nationale »:—Il faut nous en tenir aux sujets de chez nous, « parler avec science des essences forestières, des fleurs des champs, des légumes, des fruits dans les jardins, des bêtes . . . et des insectes qui mangent les feuilles et fourmillent sous les pierres et les troncs d'arbres pourris ». Et M. Albert Pelletier, tout en se défendant d'être régionaliste, préconise, comme on sait, un patois canadien, précurseur d'une langue nationale (1): — lequel patois, naturellement, nous condamnerait au terroir forcé, et serait bien la forme la plus étroite de régionalisme qu'on puisse concevoir. Que vont-

(1) "Et si notre "patois" devient trop difficile pour les académiciens, eh bien, tant mieux, c'est que nous aurons une langue à nous . . . Si les Français veulent nous lire, ils nous traduiront". (*Carquois*, p. 26) M. Pelletier croit expliquer un si étrange souhait en protestant que par "langue canadienne" il entend seulement notre "vocabulaire"; mais quelle différence cela fait-il? Le vocabulaire, c'est l'essence même d'une langue; c'est notre vocabulaire, tout autant que notre syntaxe, qu'ont souillé l'anglicisme et l'américanisme et qui, si on lui ouvrait les digues, formerait bientôt ce patois qu'il faudrait traduire. Et quel bien nous ferait une syntaxe française pour des vocables qui ne le seraient plus?

ils dire de ce volume, oeuvre d'un Canadien de race et chez qui certes le « poil » abonde, mais dont la scène est en Afrique, dont les acteurs surgissent de tous les coins terrestres, où les « mots du crû » sont arabes, et où pas la moindre place n'est faite au Ber et à la Jument Grise? Voilà qui saute toutes les clôtures où l'on s'efforce de nous parquer, et a de quoi inquiéter toute la jeune école. Pour les empiriques qui, comme moi, prennent chaque oeuvre pour ce qu'elle vaut, se défient des systèmes, et veulent qu'un Canadien puisse, comme un autre, écrire à sa façon de tout ce qui lui plaît, « Légionnaire! » ne cause qu'une surprise: c'est de voir se dresser, parmi tant d'oeuvres pâles que notre humus alimente, un livre intensément réel où l'on sent à chaque page la pulsation d'une vie humaine: --- suggérant que si notre race, au lieu de « s'exprimer » si fort, de ne pas quitter son miroir, regardait parfois autour d'elle et s'intéressait au reste du monde, sa pensée agrandie ferait sa littérature plus spacieuse et plus vivante.

« Légionnaire » ! est un de ces livres révélateurs, nés d'expériences et de souffrances vécues, qui font voir les dessous des institutions, et dont la rude franchise attache parce qu'elle suinte la vérité. C'est le journal d'un Canadien qui eut l'idée crâne, mais baroque, de s'engager dans la Légion étrangère, et qui le regretta plus d'une fois. Son nom nous

demeure inconnu; c'est M. Henri Pouliot, un journaliste québécois, qui lui sert d'interprète et donne une forme à ces récits garantis authentiques. Et constatons de suite que M. Pouliot remplit idéalement le rôle de l'interprète: se faire un avec celui qu'il traduit. Sa personnalité se fond en celle de son soldat: c'est vraiment celui-ci qui seul apparaît et agit, qui reste constamment son autobiographe. Ces chromos d'Algérie, du Riff, ces aventures de mauvais sujets, ballottés tous les jours entre la mort et la cravache; cette bravade persistante sous les répressions; cet ennui, ce dégoût noyant des vies manquées, poussant aux excès fatalistes, parfois aux actes irréparables: tout cela est rendu avec tant de naturel, de simplicité et de liberté qu'on croit l'entendre des lèvres mêmes du héros. Ou bien on se figure que M. Pouliot est le légionnaire lui-même, que l'autre ne lui sert que de masque.

Impossible, en tout cas, de n'y pas reconnaître un acteur, un témoin direct. Descriptions précises et datées des lieux et des faits; crayons de personnages vivants; concordance soutenue avec ce qu'on en sait; et puis, de ces aveux qui coûtent, de ces frasques qu'on n'invente pas! Comme style, c'est tout uni et nullement sensationnel: le style sournoisement naïf de *Robinson Crusoé*, s'attachant seulement à faire saillir le fond, et qui le fait saillir sans qu'on sente un effort, sans souci du mot rare,

et sans peur du mot propre, ou malpropre, selon le cas. Mais c'est le fond qui n'est pas uni! qui apprend des choses renversantes et laisse une impression de cauchemar. Cette Légion étrangère, qu'on aperçoit de loin dans un halo de chevalerie, comme elle se montre ici réduite à la mesure des hommes, et mise même un peu au-dessous! Avec quel brutal réalisme se découvrent les vices de ces gens venus de partout, fuyant pour la plupart un honteux passé; l'esclavage auquel les réduit une discipline féroce! L'auteur n'emploie à cette enquête ni eau bénite ni eau de rose, mais l'acide qui creuse et détruit. Il nomme les choses par leur nom, et il en passe, dit-il, parce qu'elles sont innommables. La Légion s'en dégage, hélas! canaille autant que malheureuse: dernier refuge de pauvres hères n'ayant plus rien à perdre et qui n'ont changé que de désespoir; ne gardant de beauté morale que leur courage devant la mort. Mais celle-là, elle leur reste, et c'est elle qui les rachète. Notre Canadien, lui, engagé par simple caprice, est au-dessus de cette écume, mais il s'avoue une mauvaise tête; et ce qui lui arrive le prouve surabondamment. Il n'y a pas de punitions, de corvées, de geôles, de retenues, qui ne pleuvent sur lui pendant ces cinq ans; et il ne les a pas toutes volées. Mais ces rétributions sont excessives et dégradantes, parfois arbitraires et injustes; elles engendrent en leurs victimes la rage, la révolte, sans

réussir à les amender en rien. Tourner dix heures par jour dans une cour de caserne avec, sur les épaules, un sac de pierres de trente kilos; s'enfouir, pendant des nuits, sous une tente spéciale aussi étroite qu'une camisole de force; — sans compter la prison, le jeûne, la matraque et les coups de pied: — voilà ce que valent au légionnaire la moindre faute, la moindre « rouspétance », la simple antipathie d'un sous-off à qui sa « gueule » ne revient pas. Toute réclamation est oiseuse, d'après l'axiome: « Le légionnaire a toujours tort, même s'il a raison, car il a déjà tort d'avoir raison ». Ce régime n'est pas fait pour exalter les facultés nobles et mouler des âmes angéliques. Aussi, nul souci des valeurs morales: la loi est de se débrouiller aux dépens de qui que ce soit, de sortir à tout prix d'un mauvais pas. Nulle intimité, nulle confiance entre le supérieur et le soldat: ce sont deux ennemis qui se surveillent, qui ne perdent pas une chance de se déjouer, de se mater, l'un par la force, l'autre par l'entêtement et la ruse. Notre Canadien, dans cette lutte, reste vaincu neuf fois sur dix; mais il lui arrive cependant d'accrocher de jolies vengeance, et ces péripéties donnent au livre un intérêt héroï-comique qui rarement se ralentit. L'impression finale qui lui reste de ces cinq années est résolument détestable. Il a passé par un enfer dont le souvenir le fait frémir, et il le dit sans dorer la pilule. La seule chose qu'il

ne regrette pas, c'est de s'être battu pour la France, qu'il ne rend pas responsable d'abus qu'elle ignore le plus souvent. Et il garde une certaine fierté d'avoir « prouvé sa résistance », d'avoir pu supporter « la plus terrible des existences et la plus infernale des détentions ». Qu'on retourne cela en tous sens, on n'y trouve pas un compliment envers la Légion étrangère: c'est une franche dénonciation, qui ne laisse guère à lire entre les lignes. M. Jean-Charles Harvey, dans son intelligente préface, n'édulcore-t-il pas sur ce point le sens et l'esprit de ce livre? On dirait presque qu'il n'y voit qu'une boutade: mais l'accent qui y règne me paraît autrement sérieux. Ces récits étant vrais, les impressions, les conclusions tirées sont la stricte justice, frappent même par leurs détachement et leur calme objectif. Tant pis si la Légion, et le militarisme en général, s'y montrent sous de répugnantes couleurs. Il est possible que la France offre à ces hommes déshérités « un refuge contre bien des déchéances et un lieu de relèvement par le courage, la discipline et le combat »; mais si ce refuge est un bagne, qu'y gagnent-ils vraiment? Si le légionnaire a dit vrai, il faut conclure comme lui, et sans plus de palliatifs, que la Légion est une sorte de géhenne où des tortionnaires peu tendres s'acharnent sur des diables récalcitrants. Pourquoi tant s'étonner, d'ailleurs, que la guerre féroce ait des écoles comme celles-là:

qu'elle veuille faire de ces hommes, en les brutalisant, de meilleures machines à tuer leurs semblables? La vraie leçon de ce volume, et qu'il ne faut pas lui ôter, c'est l'horreur qu'il inspire pour l'état social qui nécessite les « légions », étrangères ou autres. En mettant à nu cette cuisine de la guerre, avec ses cruautés et ses bassesses, le légionnaire a fait plus que noter des souvenirs: il a porté son grain de sable à l'avalanche qui, tôt ou tard, démolira une relique barbare.

Je n'ai pas assez dit combien cette oeuvre est spontatée, vivante, et, comme la juge M. Harvey, « claire, savoureuse et spirituelle ». C'est de l'exotisme passé au tamis d'un esprit canadien doué d'humour et de finesse. Et c'est peut-être aussi intéressant que la chronique de la vache caille: du moins cela nous change d'elle à propos.



LILL

ETUDE D'ÂME ENFANTINE

Par GAËTANE BEAULIEU

LILL est une gracieuse histoire, emplie de la fraîcheur, du mouvement léger, de la folie heureuse des âmes enfantines. C'est la monographie d'une petite fille comme bien d'autres : mais toutes les petites filles, et les petits garçons, d'ailleurs, sont des mondes en raccourci, extrêmement compliqués et intéressants. Mlle Gaëtane Beaulieu, qui a pour père un savant-poète, a su joindre ici l'observation détaillée et fine à des dessous latents de psychologie et de poésie. Lill a quatre ans. Elle est à la campagne avec son oncle Paul, qui pratiquement lui tient lieu de père et de mère. Et c'est la vie bucolique de Lill, la révélation qu'elle reçoit des champs, des arbres, de l'eau,

de la montagne, des chiens, des canards et des poules, qui fait la trame de ce récit. Pas très romanesque, n'est-ce pas? Mais cela nous captive pourtant par la sûreté de l'esquisse, par la délicatesse des touches, et surtout par l'effluve intense qui jaillit de l'âme de l'enfant. Tous ces incidents se rehaussent de quelque aperçu plus intime qui nous montre en ce petit être le germe de la femme et l'apprentissage de la vie. Il y a dans ce cœur naissant des désirs, des joies, des chagrins, tout ce qui agite, en somme, nos cœurs mûris par les années; et l'on s'éprend de cette enfant en qui bouillent les beaux rêves que nous n'arrivons pas à faire mourir. Le style de ces récits est remarquable de qualités plastiques: sa phrase est brève, directe et pittoresque; ses descriptions posent les objets en contours lucides et précis. On rencontre à chaque page de ces traits ramassés qui condensent en un point la lumière, la ligne d'un tableau. « Je suis allé près du vieil arbre, et là, au pied du tronc dont la rondeur énorme la cachait à mes yeux, j'ai trouvé Lill, vêtue de soleil, endormie parmi les fraisiers, pendant que, le nez tout rose, Riquet montait la garde, vautre dans les fraises qu'elle avait cueillies ». — « Les enfants jouaient dans le foin, s'y cachaient avec des rires étouffés, et le chien les cherchait, faisant des bonds énormes, puis s'arrêtant soudain, reniflant et grattant, il découvrait les petits corps

roulés en boule, et sa grosse langue douce lavait les visages ». — En présence du marmot à peine plus vieux qu'elle, « Lill . . . consciente de sa puissance fascinatrice, le regarde, immobile, la joue frôlant l'épaule, les yeux clignotants dans la lumière trop vive, et rit légèrement, en petits sons si modulés, si doux, que l'on croirait entendre une tourterelle ». Et tout ceci est imagé, graphique, réaliste autant que charmant. Il me faut pourtant signaler un défaut assez grave. Si la personne de Lill est très naturelle, sa conversation l'est beaucoup moins. Elle dépasse de beaucoup la portée probable d'une intelligence de quatre ans, tout en s'exprimant en formules qui semblent au dessous de cet âge. Et comme les monologues de Lill occupent une bonne part du volume, il y répandent un peu d'artificiel, empêchent la sensation d'une vérité complète. C'est très bien d'avoir éclairé la psychologie enfantine, mais fallait-il qu'elle s'exprimât par la bouche même de l'enfant? C'est celle-ci pourtant à chaque pas qui s'explique et qui s'analyse, ou qui disserte de toutes choses avec une réflexion prématurée. Est-il vraisemblable qu'ayant entendu un air triste, la petite en éprouve une crise comme le ferait une névropathe? Dans ses apostrophes aux érables, aux poissons, à l'orage, n'est-elle pas à la fois trop naïve et trop grande personne? Et ce tableau d'un clair de lune, malgré ses tournures

puériles, n'est-ce pas l'auteur qui nous le trace plutôt que sa mignonne créature? « L'étais dehors toute seule; la m'en revenais de la cabane. Y faisait tout noir: l'avait rien que l'un petit bout de lune. La voyais pas clair beaucoup, puis l'avais peur juste l'un petit peu . . . Le morceau de lune était juste en haut de l'hamac; faisait l'une tache en lumière blanche dessus l'herbe ». L'interprète, en un mot, ne semble pas saisir le langage de l'enfance aussi bien que son âme. — Cela, bien entendu, n'ôte pas à ce volume son caractère et son attrait. Il reste vrai par le tracé des mouvements, des scènes, et par sa chaleur sympathique. — Et si le style de l'héroïne est discutable, celui de Mlle Beaulieu ne laisse rien à désirer. On souhaite que l'auteur, entraînée par cet excellent début, s'attaque bientôt à quelque thème adulte, où son beau talent pourrait s'affirmer avec encore plus de vigueur.



“DE PASCAL À PÉGUY”

ÉTUDES DE CRITIQUE ET DE MORALE

Par GAILLARD DE CHAMPRIS

C'EST une oeuvre sérieuse, aérée, et large tout en étant très orthodoxe, que la série d'études: *De Pascal à Péguy*, qui s'ajoute à la somme déjà remarquable des travaux littéraires de M. Gaillard de Champris. En des essais aux thèmes épars, et que ne relie aucun fil sauf l'unité d'esprit et de but, Pascal, Bossuet, St Vincent de Paul, Morny, Balzac, Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly, Péguy, Bourget, Barrès et d'autres, se campent en des portraits d'où leur caractère et leur âme ressortent en même temps que leur oeuvre. L'auteur s'attache en chaque sujet à dégager les questions morales des données historiques et des éléments d'art, et il n'ignore jamais les rapports

des écrits ou des personnages avec les normes de la foi, de la conduite intime. C'est ce qu'annonçait le sous-titre: *Études de Critique et de Morale*. On n'est donc pas surpris de voir Pascal ou Bossuet soumis non seulement à des observations mentales, mais à des examens de conscience. Pascal, qui fut un génie, fut-il en même temps un saint? Jusqu'à quel point a-t-il connu ces délices mondaines dont il dénonce le néant? Dans quel degré ses polémiques acerbes, son attachement à l'idée janséniste, accusent-elles son humilité? N'y eut-il pas de la dureté, jointe à des convoitises terrestres, dans ce procès avec sa soeur? Bossuet fut-il ambitieux d'honneurs, même de prébendes, pour lui et pour les siens? Manqua-t-il envers Fénelon à la douceur évangélique? Le romantisme en France a-t-il sapé la majesté des mœurs? Péguy, Barrès furent-ils chrétiens? On peut trouver que certaines de ces questions manifestent envers l'âme des gens, leur conscience et leur vertu, une curiosité excessive, et qu'elles sont d'ailleurs insolubles. Comment définir, par exemple, le « catholicisme » de Péguy, qui récite des *Ave* sur les omnibus, mais qui s'obstine dans un mariage purement civil, s'exile des sacrements, et voit ses livres constamment menacés des condamnations de Rome? celui de Barrès, de Bourget, de Barbey d'Aurevilly, grands prôneurs de l'idée chrétienne, mais qui jamais ne renoncent

pour l'amour de Dieu à une thèse hérétique ou à une peinture scabreuse? Les âmes humaines sont elles-mêmes: leurs racines peuvent s'étendre à des sols opposés, leurs actes fleurir hors de toute logique, et leur espèce se refuser à toute classification rigoureuse. — En tout cas ces problèmes donnent lieu à des exposés érudits, à des analyses pénétrantes et minutieuses, et nous donnent le plaisir qu'on éprouve toujours à risquer l'oeil par dessus le mur du voisin.

Mais à côté de ces préoccupations éthiques, et parfois apologétiques, l'étude littéraire se déroule avec une belle indépendance. La beauté est appréciée, l'art reconnu partout où il se trouve, et sans rien de cette étroitesse qu'évitent rarement les moralistes. L'auteur sait démêler dans l'oeuvre les apports de l'idée, peut-être douteuse, et de l'expression admirable, comme dans la vie les erreurs pratiques et la sincérité qui les atténue. C'est ainsi que Péguy le touche par son honnêteté rugueuse, même dans son schisme impénitent, et que *Le jardin sur l'Oronte*, ce dernier rêve de Barrès, le surprend en même temps qu'il le captive. Il ne donne pas dans ces exécutions en bloc que des outranciers comme Daudet voudraient nous faire prendre pour de la justice. Il sait voir dans le romantisme, à travers ses divagations, la force et la sève idéalistes qu'il a renouvelées dans les lettres. Il ne cède guère au so-

phisme facile qui fausse l'idée adverse pour en triompher plus sûrement; à cet autre qui étend à des théories la responsabilité de fautes tout individuelles. Il a tort cependant, je crois, de relier d'une façon quelconque le nihilisme moral de Gide à son protestantisme: comme si la littérature vicieuse ne se recrutait pas dans tous les camps, moins peut-être chez les protestants puritains que chez d'autres! Et puis, quel degré de foi protestante peut bien conserver André Gide? Je m'étonne encore qu'il emboîte le pas aux âmes scandalisées qui voient dans les *Cahiers* de Sainte-Beuve un factum d'une méchanceté extrême. Pourquoi ne pas reconnaître en ces notes ce que Sainte-Beuve lui-même entendait y mettre: des opinions pleinement franches, absolument intimes, dégagées de tout souci de publicité, de toute contrainte conventionnelle, sur les évènements et les hommes? Tout critique ne voudrait-il pas s'épancher ainsi quelquefois sans gêne; répudier à part soi les réserves, les compromis, les complaisances forcées dont il use devant le public; libérer sa conscience en disant sa pensée totale, ne fût-ce qu'en face de son miroir? C'est ce besoin d'honnêteté qui dicta à Armand de Pontmartin, après vingt-cinq volumes d'urbanités et de demi-teintes, les *Jeudis de Mme Charbonneau*, où éclatent en rudesse brutale les insincérités de toute une vie. « Ce vague malaise, dit-il, qui m'obsédait

depuis si longtemps, c'était cette vérité vive, gauloise, épigrammatique, que je sentais en moi, tandis qu'au dehors s'épanchaient les banalités bienveillantes . . . Cette lutte de mon vrai genre contre le factice et le convenu ». Jules Lemaître, par le même remords, mais par une pénitence moins franche, nous a fourni la clef secrète qui distingue dans son oeuvre les jugements sentis, authentiques, de ceux qui teinte l'amitié ou l'opportunisme. Nous savons qu'il y a certaines épithètes qui, chez lui, doivent se prendre *cum grano salis*, tandis que d'autres, toujours il les réserve pour ce qu'il juge excellent, pour ce qu'il admire; — qu'envers les oeuvres d'amis intimes, il jette sans scrupule l'impartialité par dessus bord et loue carrément, par principe. Sainte-Beuve, lui, c'est contenté de se chuchoter à lui-même ses opinions foncières; et même alors il a observé des mesures qui étaient celles de son esprit naturellement si pondéré. Qu'il s'agisse de Victor Hugo, devenu, comme l'on sait, son ennemi, s'il laisse percer parfois la rancune envers l'homme, il maintient envers le talent une justice exacte, blâmant seulement des excès que tout le monde doit reconnaître. Aucun de ses portraits n'égale en malveillance celui que de Pontmartin, dans ces piquants *Jeudis*, a tracé de Sainte-Beuve lui-même: « Caritidès a reçu du ciel, auquel il ne croit plus, etc. » Et c'est de Pontmartin qui

a créé, en fait, cette légende de Sainte-Beuve sournois et méchant, qui le premier, à son sujet, a parlé de stylets, de fioles vénéneuses. La « noirceur » de Sainte-Beuve, cela se résume, à mon sens, à des manières nuancées, discrètes, tant soit peu stratégiques, d'exprimer sa pensée, à des façons un peu entortillées d'envelopper le blâme. Mais ce carnet du moins est simple, ouvert, sans réticences, et par suite vénéneux moins que tout le reste. C'est ce franc-dire pourtant qu'on lui reproche comme on lui reprochait ses pointes émoussées. « Malignité perfide et douloureuse », dit M. de Champris, de trouver qu'avec l'âge Lamartine s'affadit; de signaler chez Victor Hugo des grossissements absurdes. Voyons, cela dépasse-t-il le droit nécessaire du critique? « Oui, admet-on pourtant, les défauts du poète sont souvent criants, insupportables; son orgueil, son égoïsme odieux, son insouciance parfois monstrueuse ». Eh bien, Sainte-Beuve n'a pas dit autre chose; il l'a même dit moins violemment: pourquoi est-ce du fiel chez lui seul? Il a comparé l'oeuvre de Balzac à « un immense tas de fumier ». Mon dieu, que d'expressions moins nobles se cueilleraient chez Barbey, chez Léon Daudet, chez le P. Delaporte et d'autres, envers des écrivains qui le méritent moins que Balzac! N'est-il pas tout-à-fait injuste, Balzac s'étant vengé d'un article de Sainte-Beuve en refaisant à sa manière le roman

Volupté, de mettre au seul compte de la « jalousie » les blâmes subséquents du critique? Son opinion sur Balzac était toute faite auparavant, puisque déjà, sans provocation, il avait écrit cet article! L'auteur, vraiment, pousse ici au comble sa tendance moraliste à scruter les coeurs et les reins, et ses interprétations assurées d'intentions, de motifs secrets, ressemblent beaucoup à des « jugements téméraires ».

C'est là, heureusement, le seul chapitre immodéré que contiennent ces études. Le reste est raisonné, solide, persuasif, et dénote un esprit aussi élevé qu'étendu, sensible à la beauté et sympathique à toute pensée sincère. *De Pascal à Péguy* nous fait suivre une route variée, aux tournants un peu raides et entrecoupée d'espaces vides, mais qui nous montre en son parcours des génies, de grandes âmes, d'autres âmes simplement humaines, en une lumière historique et psychologique qui les fait transparaître et vivre. L'histoire littéraire de deux siècles s'en trouve, sur autant de points, complétée et élucidée. Si les problèmes intimes que suscitent ces pages ne sont pas toujours résolus, c'est déjà un jeu captivant, un effort qui en vaut la peine, de les poser et de les creuser.

“UN HOMME ET SON PÉCHÉ”

Par CLAUDE HENRI GRIGNON

M. CLAUDE HENRI GRIGNON s'est fait, comme critique littéraire, la réputation d'un esprit éveillé, ouvert à la beauté, bouillant d'ardents enthousiasmes, mais, par contre, sujet à des outrances et à des préventions qui l'entraînent souvent loin des lois d'une équité sereine. Comme créateur original, il nous donna jadis une oeuvre curieuse, une espèce de saga brûlante écrite sous l'émoi immédiat de l'exploit épique de Lindbergh, et dont l'envolée s'exaltait à des cimes parfois nuageuses. Il nous revient avec un roman où, cette, fois, il cultive le réalisme et nous révèle une face nouvelle de son versatile talent.

Un Homme et son Péché, c'est un récit de la terre canadienne, mais qui, au lieu d'en esquisser les

types traditionnels et les situations communes, en a choisi un type d'exception dont les traits anormaux démentent son entourage et y forment une tache de contraste. Si Plaute et Molière n'avaient pris les devants, ce livre aurait pu s'intituler *L'Avare*, car le Poudrier de M. Grignon n'est autre qu'Euclio, Harpagon, accommodés à la sauce canadienne. Et l'on est frappé tout d'abord de la ressemblance de famille entre ces trois héros. Ils ont la même soif maniaque de l'or, le même intégral égoïsme, les mêmes tourments aussi pour la sécurité de leur trésor. Et des détails transmis de siècle en siècle se retrouvent, à peine modifiés, dans cette réplique nouvelle. Tout les trois rognent sur le manger et réduisent leurs commensaux à des menus microscopiques. L'avare de Plaute cache ses écus dans une marmite, celui de Molière dans une cassette; l'Harpagon du nord les enfouit dans un sac d'avoine; mais ils font tous à leur magot de fréquentes visites, contemplent longuement leur or, y plongent leurs mains frémissantes. Sous ce rapport, vraiment, M. Grignon n'a rien inventé, a même suivi d'un peu trop près les lignes connues.

Mais voici où il ajoute un trait nouveau à la peinture. Ses prédécesseurs nous disaient les ennuis du fils de l'avare, regimbant sous les privations qu'il subit; mais que pouvaient être ces ennuis comparés à ceux de sa femme? C'est ce qu'ils ne tou-

chaient même pas, et c'est ce que notre conteur entreprend de décrire, faisant de ce tableau la part saillante de son oeuvre. — La vie misérable et soumise de la jeune Donalda, liée à cette brute, sa lutte contre la faim jusqu'à l'épuisement final, donnent une puissance toute neuve au portrait du vice odieux. L'auteur y met des qualités d'observateur et de psychologue, une couleur variée, vivante, et un sentiment de pitié qui dépasse le champ de la comédie et fait de son récit une étude morale et humaine. Donalda ne sert pas de simple repoussoir à son vieux grigou de mari; elle vit de sa vie propre, nous intéresse d'elle-même, et son martyre nous émeut. En fait, elle est le fil principal de cette trame, et quand il est rompu, l'oeuvre se traîne un peu au hasard. On suit comme un « conte à pleurer » le sort de cette fille de vingt ans, à qui sont imposé tous les renoncements, toutes les fatigues, et dont l'existence même s'immole aux exigences d'une passion sans frein. Il y a dans l'esquisse de ses journées une accumulation de détails cruels qui donnent cent fois l'envie de tordre le cou à son bourreau. Et sa mort attendue s'entoure d'un appareil de misère et de désolation sans phrases.

Sans doute, ici comme dans les fables, la couleur se pose en tons crus, est étendue en couches épaisses. Tout n'est pas vraisemblable dans cette histoire de

torture froide et de résignation surhumaine. L'avare joue son rôle trop à fond, le rend excessif à plaisir. « La jeune femme n'oublierait jamais le jour où elle avait voulu se servir une seconde fois de mélasse. Séraphin lui avait agrippé la main qu'elle tendait vers le pot, en lui disant, la prunelle pénétrante: « Ma fille, tu n'es pas raisonnable: ce demiard-là, à nous deux, devrait durer au moins deux mois ». — « Viande à chiens! qu'est-ce tu fais-là? un chapeau de paille pour frotter le plancher! Veux-tu me mettre dans le chemin? Ce chapeau-là est encore bon: il m'a coûté de l'argent, *dix cents*, chez Lacour ». On sourit tout en frissonnant. Et Donalda est un être idéal, une seconde Griselda dont l'héroïsme monte à des degrés inconcevables et frisant la bêtise. Comment nous faire croire qu'à vingt ans, après douze mois passés avec son vieux conjoint, avare même de ses caresses (ce qu'on ne s'explique pas, vû qu'elles ne coûtaient rien), « elle ne désirait plus l'homme, et sa chair la laissait tranquille »? Et quand il lui disait que « rien n'est plus méchant que de manger tous les jours du pain ou de la graisse », est-ce possible qu'« elle le croyait, ayant foi en lui comme en Dieu »? Passe pour la soumission de l'âme, mais celle des sens, de l'estomac, chez cette robuste paysanne! Ces exagérations enlèvent à la vérité du récit et lui donnent un air de légende. Toutefois, d'autres

incidents et le jeu d'acteurs secondaires viennent lui rendre une touche bien réelle: les personnages d'Alexis, le bûcheron bohème et dévoué, de Bertine, la cousine compatissante, dont les actions sont naturelles et les caractères nettement frappés, et qui font un cortège touchant à la catastrophe finale. C'est en celle-ci que M. Grignon maîtrise décidément son thème. Il crayonne Donalda mourante en des traits d'une observation aiguë, pathologique pour ainsi dire, avec une pitié plus intense pour être contenue. Toutes ces pages du volume que Donalda anime sont d'un sentiment pathétique et d'un art graphique vigoureux.

Elles eussent pu sans inconvénient servir d'épilogue au récit, car ce qui les suit devient pâle et paraît presque superflu. Que Poudrier, désormais seul, continue sa vie d'usurier, qu'il multiplie ses capitaux en des exactions plus vastes, et qu'au zénith de sa fortune il périclisse d'une fin soudaine et tragique, ces après-coups n'arrivent plus à nous empoigner. Mais l'auteur paraît avoir eu, tout au long de l'oeuvre, des préoccupations morales. Son titre même ne pose-t-il pas la notion du « péché » ? Dès lors il faut que l'avare soit puni. Et il l'est à l'ancienne manière, celle des contes de notre enfance, par le feu qui le consume avec son trésor mal acquis. Cette vengeance, comme la foudre, semble tomber tout droit du ciel, car aucune cause humaine

ne lui est assignée. Deux accidents l'amènent, l'un et l'autre fortuits et surgissant on ne sait d'où. La vache de l'avare tombe à l'eau, en même temps sa maison prend feu: sans cette coïncidence Poudrier échappait à la justice! On nous suggère sans doute qu'une des victimes de l'usurier pourrait avoir pris sa revanche; mais cette suggestion est si vague qu'elle passe inaperçue: on se la fait plutôt soi-même. L'auteur n'abuse-t-il pas ici du « doigt de Dieu »? Son histoire n'en devient-elle pas d'une façon trop patente une page de morale en action? De tous les moyens dramatiques, l'accident est le plus naïf; et dans une oeuvre fourmillant de psychologie c'est ce qu'on peut imaginer de moins psychologique. Qu'on nous épargne l'accident comme solution de problèmes humains ou comme outils de l'intervention divine. Qu'on nous serve des érinnyes surgissant des entrailles du crime, poursuivant le coupable de fouets intérieurs ou de maux qui ne soient que la pousse fatale des faits qu'il a semés. On peut se demander si le souci du moraliste n'a pas nui, dans le cas présent, à l'art du romancier. Supposons qu'au lieu d'une « leçon » terrifiante, l'oeuvre nous eût offert, de la vie telle qu'elle est, un tracé objectif et impassible, n'en eût-elle pas été littérairement plus forte? Elle nous montre bien Poudrier grandissant en richesse et en influence avec les années, jouissant même du respect qui

s'attache aux honnêtetés légales; mais elle devait, en bonne logique, le laisser mourir dans son lit, léguant son bien à l'église et aux pauvres; quelles pages riches d'ironie et de fine satire eussent pu en résulter!

Elle eût gagné de même en pureté de lignes à s'abstenir des gloses ouvertes dont elle accompagne les faits. « C'était là que l'usurier faisait signer à de pauvres malheureux les pires engagements qu'ait jamais imaginés la plus infâme canaille ». — « Sa passion atteignait à une intensité que ne connaîtront jamais les damnés de la paresse, ni ceux de l'orgueil, ni ceux de la gourmandise, pas même les insatiables de l'épuisante luxure ». — « L'encre y était continuellement figée, comme si elle n'eût pas voulu servir aux contrats malhonnêtes et si durs que rédigeait, d'une main de fer, l'impitoyable usurier ». — « Il était plongé dans la mare de ses pensées mesquines et infectes ». Avons-nous besoin de tant d'épithètes, de tous ces verdicts prononcés? Qu'on rende les actes mêmes éloquents, suggestifs: ils se qualifieront tout seuls. Le lecteur, si on lui fournit le substantif, le verbe, saura appliquer l'adjectif. Au lieu d'« elle se tordait, la pauvre Donalda, comme sur un lit de braise », il valait mieux écrire: « Elle se tordait comme sur un lit de braise »; et nous eussions songé: « La pauvre Donalda »! Forcément le style s'alourdit

de ce bagage de commentaires, y perd de sa plasticité et de sa prestesse.

Il se laisse de plus envahir, en des sautes soudaines, par un lyrisme intempestif. Souvent réaliste à l'excès, l'auteur ne peut s'astreindre à l'être constamment: au milieu de sillons bien droits d'observation rigide, ou le voit se livrer à des cabrioles romantiques. « Sa passion, plus éloquente qu'un ciel étoilé, plus prenante que l'espace » (comparaisons d'ailleurs peu limpides?). — « Un sourire de béatitude se balançait sur ses lèvres ainsi qu'une abeille sur un pétale ». — « Donalda bleuissait tranquillement ainsi que la neige sous un rayon de soleil ». Et voici une image qui, d'une scène de mœurs paysannes, nous reporte droit à Homère: « Et le dédain, ainsi qu'une bave immonde, coulait de sa bouche charnue ». Ces fioritures n'ajoutent rien à des pages vivantes par elles-mêmes que soulevait une belle simplicité, et contrastent étrangement avec d'autres formules du livre. Il faut s'en tenir à un genre, ne pas vouloir être à la fois Céline et Giono.

Tout est robuste dans cette oeuvre, mais inégal, même la grammaire. Je ne sais si l'auteur l'a fait exprès, mais des échantillons de « langage canadien » se glissent même dans les pages qu'il écrit pour son propre compte; et ces solécismes nageant parmi des phrases toutes françaises font l'effet

d'oublis malheureux. « Quand la petite eut vingt ans, il (Poudrier) la *maria* » — « La chambre mystérieuse restait toujours *barrée à clef* ». — « *Heureusement que Bertine était distraite* ». — « Ses vêtements paraissaient enduits de *coal-tar* ». Ou bien c'est le sens des mots qui fléchit. Une tombe n'est pas la même chose qu'un cercueil, et « détester » dit plus que « haïr » : or l'auteur place une « tombe » dans la chambre mortuaire; il écrit. « Il la détestait, il la haïssait même ». Cette phrase: « Il opérait dans les labyrinthes toujours quelque peu inédits des billets à ordre » atteint les limites du phébus. Exemples, entre autres, d'une langue par moments incertaine, trop peu soucieuse de purisme et, qui pis est, de pureté.

Quant à l'idiome dans lequel s'expriment les personnages, il pouvait légitimement être « canayen », et il l'est avec abondance. M. Grignon en saisit bien les intonations pittoresques. Seulement la mesure n'est pas son fort, et parfois, sans nécessité, il transcrit de cet idiome des types vulgaires et avilis. « Commenceraient-ils à me lâcher, les v'limeux? pensa l'avare ». — « Elle engraisse, ma terre, la bonguienne, elle engraisse ». — « S'il fallait qu'il me remette mon argent, ça parlerait ben au maudit ». Je serais désolé de passer pour « fine bouche », mais je ne puis goûter ce genre de terroirisme. Non seulement il est répugnant en lui-même, mais aucun motif d'art, dans l'espèce, ne le justifie. Je

ne conçois pas Poudrier, cet homme poli, fêru des bienséances, usant, même à part soi, d'un langage d'abruti. En principe, j'estime que cet argot, sauf des cas très rares, ne mérite pas qu'on l'imprime : c'est bien assez de l'entendre chaque jour sans avoir à le lire ! Les auteurs qui nous intéressent au dialecte de nos gens sont ceux qui le puisent à ses sources dignes, non ceux qui le ramassent au premier ruisseau venu. — Cet excès est d'ailleurs plus rare ici que dans le *Déserteur*, issu de la même plume, où les dialogues des « natifs » sont positivement boueux.

Malgré tous ces défauts (et M. Grignon, critique très sévère pour autrui, doit souffrir qu'on les lui signale), *Un Homme et son Péché*, par sa vitalité, sa verdeur, et son élément sympathique, prend place parmi nos bons romans. L'auteur fait partie d'un groupe qui se vante avant tout de « ne pas ennuyer ». Et bien, il n'ennuie pas ; et tout élémentaire que soit cet idéal, c'est déjà un succès que de l'atteindre. Mais il le dépasse fréquemment, en des passages d'une vision forte et sûrement écrits dont l'art n'appelle aucune réserve. Il crée pour ses tableaux l'atmosphère bien distincte d'une campagne du Nord ; il y dresse une humanité qu'il sait faire agir et pâtir. Donalda, Alexis, Bertine, se meuvent sans trébucher, avec les gestes qu'il convient ; mieux que Poudrier même ils occupent le centre du livre et en assurent la valeur réelle.

LA NATION CANADIENNE-FRANÇAISE

Par ALBERT LEVESQUE

M. ALBERT LÉVESQUE, en écrivant cette thèse patriotique, a fait une oeuvre de haute et claire logique, servant de base à un exposé magistral des devoirs qui s'imposent à la race canadienne-française. Reprenant à leur source même les principes qui démontrent notre existence comme nation distincte, il établit que nos origines ancestrales, notre langue, nos souvenirs, les traits intimes de notre caractère et les marques de notre passé, nous séparent nettement des autres nationalités qui se partagent notre immense pays. En ce fait évident de notre autonomie ethnique, il voit à juste titre un droit primordial à vivre, celui que possède tout être, unique ou collectif, à rester ce qu'il est, à se développer selon les lois de sa nature.

Il passe de là à l'examen de nos droits positifs, ceux que nous garantissent les traités, les lois établies, la constitution même sous laquelle nous vivons: et il n'a nulle peine à prouver que ces documents reconnaissent le Canada français comme partie intégrante d'une fédération politique, mais n'exigent à aucun degré sa fusion dans un tout compact. L'existence séparée d'une province toute française, gardant le droit de se gouverner, et exerçant en maint domaine une autorité propre, indépendante du pouvoir central, consacre à elle seule la notion de son entité positive et lui assure le plein jeu d'une évolution librement choisie. Notre langue française elle-même est proclamée officielle dans l'état canadien: et rien mieux que ce privilège ne démontre le but de notre pacte fédératif: joindre en une association étroite deux races autrefois ennemies, par l'égalité reconnue entre elles, par le respect de leurs différences natives et l'essor sans entrave de leurs tendances légitimes.

Ceci posé, y a-t-il une raison au monde pour que les Canadiens français abandonnent de plein gré ce qui les a faits jusqu'ici un groupe national distinct; pour que, par l'accident de leur naissance américaine et de leur société avec d'autres races, ils oublient le sang de leurs mères et de leurs aïeux, leurs droits de premiers occupants de cette terre qu'ils habitent, la langue qu'ils ont si longtemps

défendue, que leurs enfants balbutient au berceau et récitent à l'école, qui leur a servi de tout temps à exprimer leur âme? Y a-t-il dans l'intelligence, la moralité, le niveau humain, le progrès social, la civilisation réelle d'un français du Québec quoi que ce soit d'inférieur aux autres éléments qui l'entourent, pour qu'il souhaite de s'y fondre et de disparaître? Croit-il qu'il gagnerait en valeur vraie, en dignité, à n'être qu'une des roues de l'engrenage anglo-saxon, un des boulons d'un gratte-ciel sur le modèle yankee, une fourmi comme une autre dans la cohue hétéroclite qui a envahi nos rives même, et où se perd de plus en plus toute notion d'unité, de solidarité et de commune sympathie? Sa langue française peut n'être pas parfaite, mais le bel avantage de l'échanger pour un jargon de New-York ou de Chicago! Peut-il se mépriser au point de ne pas voir que son histoire, sa survivance, sa vitalité forte, ses traditions gardées, bref son type tel qu'il est, attirent l'admiration du monde! Et de lui-même il renierait tout! il se vouerait à l'anéantissement sans l'excuse même de pressions immédiates, de persécutions violentes, simplement par paresse à fournir l'effort nécessaire à qui veut durer! On conçoit à peine l'état d'âme qui chercherait un tel suicide. Aussi j'avoue qu'à première vue la démonstration de M. Lévesque m'avait paru presque trop complète. Je me demandais si cet assaut

d'arguments serrés, ordonnés, scolastiques, répondait à un vrai besoin; s'il y avait chez nous des théoriciens du lâchage qu'il fût si urgent de réfuter. Mes compatriotes, me disais-je, qui pèchent en ce point ne le font que par nonchalance: ils ont besoin d'être exhortés, non d'être convertis. Je me trompais évidemment, car au moins quelques-uns des nôtres font du défaitisme une doctrine, et voudraient nous voir, comme ils disent, cesser d'être Canadiens français pour devenir « Canadiens tout court ». Or jamais formule ambiguë, et en apparence anodine, n'a recélé plus d'équivoque, de sophisme et de danger. Si l'on nous demandait, au delà de notre patrie prochaine, de porter intérêt à notre organisme plus large, de nous considérer comme en faisant partie et de coopérer à son progrès, à sa grandeur, il n'y aurait rien là que de légitime. Si l'on nous réclamait, en des cas d'importance vitale, des sacrifices pour le bien collectif, passe encore. Et que fait donc la province de Québec en déléguant ses députés aux conseils fédéraux, en portant sa très large part des charges publiques, en sachant au besoin envoyer ses fils à la mort pour la défense commune?

Voudrait-on, au surplus, y mettre du sentiment, nous échauffer d'un second patriotisme, qu'il faudrait le permettre à qui cela plairait: bien qu'à vrai dire je me voie mal délirant sur le lac Huron

et les Montagnes Rocheuses, aimant d'amour les fermiers d'Alberta, les orangistes d'Ontario, les travaillistes, les Doukhobors: — n'est-ce pas assez que tous ces gens, qui ont si peu en commun avec nous, s'arrangent chez eux et qu'ils nous laissent tranquilles? Et notre pays est si vaste qu'en chérir une partie, celle où nous vivons, c'est déjà assez pour remplir un coeur.

Mais « canadiens tout court », cela veut dire bien davantage. En opposant cette épithète à celle de « canadiens-français », ce qu'on évoque, ce sont des canadiens avec le français amputé. On veut nous voir jeter par dessus bord ce que la nature et l'histoire ont mis de caractéristique en nous pour nous fondre en la masse gélatineuse de vingt races mijotant ensemble: on nous défend tout idéal qui tranche sur leur idéal incertain; on subordonne nos intérêts à ceux qu'ils veulent se donner; on invite l'amalgame de nos familles aux leurs, consacrant un futur hybride; on nous prépare au naufrage de notre langue, qui n'est qu'un obstacle à la fusion. Et dans cette amnésie où s'oblitére notre identité doit sombrer forcément l'attachement au sol et la fierté des souvenirs; nous ne sommes plus qu'une troupe sans nom dans l'armée vague des « canadiens » recrutés des quatre coins du globe et marchant où, vers quoi qui nous force à les suivre? Et sont-ils eux, du moins, des « canadiens tout

court », quand on les trouve en toute circonstance âprement soucieux de leurs intérêts circonscrits, et quand, à notre égard, ils ne perdent pas une occasion d'exhiber leur hostilité et leur malveillance?

Qu'on ne dise pas que c'est là fausser le sens de l'étiquette nouvelle, qu'elle n'implique pas des suites si graves. Si elle ne veut pas dire, ou n'entraîne pas d'elle-même, exactement cela, alors elle ne signifie absolument rien; on ne peut concevoir en quoi elle ait la moindre raison d'être. Si l'on peut rester à la fois bon canadien et canadien-français, pourquoi rien « écourter », et pourquoi ne pas être simplement l'un et l'autre?

M. Lévesque s'oppose à toute humilité, à tout effacement bénévole, qui nous détruirait comme nation. Il veut que notre race française et canadienne garde sa sève propre et sa cohésion; qu'ayant des droits certains, elle les maintienne et les défende. C'est à quoi se résument les « devoirs » qu'il nous trace, et dont aucun ne dépasse la justice et le sens commun. Seul ce mot de devoir semble superflu: notre raison, notre instinct de vivre, et la conscience d'une valeur égale à celle d'autrui, devraient suffire à nous guider. Rester ce que nous sommes, n'ayant aucun motif de nous muer en quoi que ce soit; insister pour qu'on nous respecte en respectant les autres; offrir à tout empiètement de solides, d'obstinés barrages; accepter les luttes né-

cessaires sans avoir provoqué personne: quoi de plus rationnel et de moins excessif, de moins logiquement discutable?

Que ce soit notre ami Alfred Desrochers qui se soit fait le porte-voix de l'attitude contraire, cela m'a surpris quelque peu sans m'indigner très fort. Car M. Desrochers, qui est un excellent poète, a l'attrait presque irrésistible de jouer avec les idées. On dirait qu'il les prend pour des espèces de quilles destinées avant tout à l'amusement des humains. Il s'empresse partout où se trouve un paradoxe à soutenir. Le paradoxe, pour lui, c'est comme un exercice lyrique, une métaphore entre les autres. On le voit bien aux arguments dont il appuie sa nouvelle boutade, et qui sont tous plus fantaisistes qu'aucune strophe qu'il ait rimée. Dire qu'il niait jadis, à mon encontre, qu'en un de ses romans M. Harry Bernard eût poussé trop loin sa peinture de l'opposition des races! Il voudrait maintenant que ces races n'en fissent qu'une! Tout cela c'est histoire d'alimenter la causerie. Seulement songe-t-il assez que ces voltiges parfois peuvent exercer des influences fâcheuses? Il y a tant de gens qui prennent tout au sérieux! Malgré tout il ne nous prêche pas le nivellement des provinces, qui nous ferait d'emblée les fils d'un « Canada tout court »; s'il veut célébrer une montagne c'est l'Orford qu'il choisit; il s'enivre du vent du nord qui

vient des Laurentides et exalte les vertus mâles des ses aïeux les Desrochers; il écrit des livres en français, et M. Lévesque les édite. Par là ils servent tous les deux la permanence de notre race, qu'ils souhaitent au fond l'un comme l'autre. Seulement, l'un des deux est conséquent avec lui-même.



WALT WHITMAN

Traduit par ROSAIRE DION

LE poète Walt Whitman est un de ces génies qui doivent si peu aux traditions, aux écoles, aux règles, à l'atmosphère qui les entoure, à l'esprit même de leur époque, qu'ils semblent être poussés tout seuls, fruits de quelque semence égarée d'une autre planète. Tout génie est individuel, mais on dirait qu'en lui c'est l'individualité transcendante, unique, qui est le génie même. Sa personne physique déjà est étrange. Voyez son galbe de jeune homme: ce torse aux lignes géantes, cette face rugueuse, hirsute, aux traits de Christ plébéen, percée d'yeux qui sondent et défient, sont ceux d'un vagabond qui erre, presque fantôme, dans un monde qui n'est pas le sien. Voyez son portrait de vieillard: il évoque la figure de mages fabuleux,

d'anciens d'Apocalypse, des Moïses hallucinés que Michel-Ange tire de ses marbres. De même son âme est isolée, sans filiation et sans race. Il est Américain, et croit l'être très fort; mais l'Amérique qu'il perçoit, qu'il rêve, est-ce New-York, Chicago, ou Ninive, ou Babylone? C'est une Amérique toute astrale, vue à travers des prismes irréels, subtilisée en des cornues magiques. Son vrai pays le reconnaît si peu qu'il met le tabou à ses livres et le regarde comme un fou dangereux; et il faut, comme pour Edgar Poë, que ce soit l'étranger qui lui révèle sa propre gloire.

Il est humain, mais d'une humanité si large, si expansive, si enveloppante, qu'elle se dépasse elle-même et embrasse tout ce qui existe. Ses sympathies sont telles que rien ne leur échappe, qu'il semble n'être qu'un grand coeur où le monde entier trouve abri avec ses beautés, ses horreurs, ses passions, ses tourments, ses héroïsmes et ses crimes. Aucun être humain n'est trop vulgaire, trop vil, pour se voir refuser son baiser de frère et la bonne chaleur de son âme, réconfortante comme un foyer. Il se sent envers tous et toutes l'égal, le camarade qui se mêle à leurs vies, se joint à leurs chants sur la route, et soulève leurs fardeaux de ses larges épaules. Mais cet amour dédaigne toute fadeur molle: il a des tendresses presque brutales et s'épanche comme un torrent.

L'attrait de la nature qu'éprouve tout poète devient chez lui envoûtement, extase. Il n'est pas simple spectateur: il se sent identique aux forces, aux éléments; il n'est qu'une goutte de la sève commune, une feuille de l'arbre universel, un brin d'herbe entre ceux qui poussent au hasard des prairies. Il parcourt les bois et les plages avec l'ivresse du dieu Pan, chantant à pleine voix son unité avec le sol, son orgueil d'être Tout. « Cherche-moi, dit-il au disciple, tu me trouveras attaché à la semelle de tes chaussures ». Chez lui le panthéisme, ce n'est pas une philosophie, c'est une expérience, une sensation mystique, Panthéisme, d'ailleurs d'une essence à part, qui respecte l'identité, qui laisse toute sa vigueur à la vie individuelle, qui absorbe le monde plutôt que d'en être envahi.

Et ce mot de « mystique » nous dévoile peut-être le fond ultime de cet esprit. Whitman est un mystique: ses poèmes sont des visions, des éclairs aperçus à travers des voiles déchirés, des secrets arrachés à l'Être. Ses conceptions souvent montent à des apogées, touchent à des abîmes que la pensée rationnelle ignore; elles décortiquent la substance des choses jusqu'à des moëlls invisibles. Il y a en lui quelque chose du voyant, de l'illuminé, du prêtre d'arcanes interdits. Il faut remonter à la Gnose, aux Védas, à Ruysbrock, à Hildegarde, pour retrouver des effusions jaillies d'aussi loin,

creusant l'Énigme jusqu'au point où la chair et l'esprit, la substance et l'image, le bien et le mal même, rejoignent leurs racines. Il en résulte une sagesse ésotérique, accessible aux seuls « délivrés », et qui reste close aux profanes. Whitman lui-même a dit que ses vers sont des « suggestions plutôt que des affirmations », qu'il veut que le lecteur y ait « sa part de découverte ». Il se pose ailleurs comme un guide qu'il faut accepter « dans des routes secrètes et obscures ». C'est bien là le langage d'un maître dont la doctrine ne se révèle qu'à ceux qui la recherchent et qui creusent pour la saisir.

Poète, il l'est à peine au sens formel du mot. Sa phrase ne se soumet à aucune exigence métrique. Elle ne connaît ni rime, ni accent régulier, ni rythme défini; encore moins ce resserrement, ces touches soigneuses de l'art pour l'art. Elle s'en va, la bride sur le cou, où l'emporte la pensée maîtresse, sans souci de lignes inégales, d'assonances heurtées, de digressions, de sautes d'images. C'est ce que chez tout autre on appellerait une prose poétique, et d'ailleurs assez négligée. Mais cette prose est ici tellement gonflée de lyrisme, électrisée d'émotion puissante, qu'elle en devient plus rayonnante que le vers. C'est la seule prose poétique peut-être qu'on puisse lire avec la jouissance complète que donnent des strophes serrées et magistrales.

C'est qu'elle remue des concepts immenses, des tableaux inouïs, avec une aisance titanesque. C'est que jamais poète n'a dédaigné plus absolument toute rhétorique, toute hypocrisie, toute circonvolution d'idées. Par là il rejoint les primitifs, et fait songer à Homère, à Job. « Je fais retentir, dit-il, les toits du monde de mes cris barbares ». Peu importe qu'ils soient barbares, pourvu qu'ils clament sa mission. Il peut être diffus, obscur, mais il n'est jamais embrouillé; il sait où il va, il y marche par des routes à lui, hachées à travers la broussaille. Et il se trouve, naturellement, que cette absence d'art voulu est elle-même un art supérieur, communiquant, comme elle le fait, le choc immédiat d'une pensée géniale et rare.

C'est cet extraordinaire poète, isolé dans son temps et peut-être dans tous les temps, qu'un autre jeune poète, M. Rosaire Dion-Lévesque, a entrepris de nous révéler. Sans doute, nous connaissons déjà les traductions de Viélé Griffin, de Larbaud, d'André Gide, de Bazalgette. Mais alors que Larbaud et Gide projettent surtout un Whitman aux traits anormaux, les deux autres un Whitman démocrate et socialiste, M. Dion-Lévesque, sans souci d'à-côté, présente l'aède inspiré et profond. Et c'est là un précieux service qu'il va rendre à notre culture, trop souvent enserrée dans ses frontières natales. Tout esprit curieux d'idée neuve et

épris de beauté l'en remerciera. D'autant que ce travail, on le voit sans peine, contient bien autre chose qu'un exercice grammatical: c'est une interprétation lumineuse, une transfusion de tout Whitman dans un nouveau langage qui lui garde sa voix et son âme. M. Dion-Lévesque est plus qu'un traducteur: c'est un disciple en communion avec l'esprit du maître, qui l'a pénétré et fait sien. Il a mis dans son oeuvre de l'admiration, de l'amour: c'est pourquoi elle est chaleureuse, spontanée comme une création originale. Le choix qu'il a dû faire entre ces poèmes réalise le dessein de nous montrer Whitman sous les faces différentes de sa personnalité et de sa pensée. Nous avons là ses inspirations les plus hautes, les plus chaudes, dans les thèmes divers qu'il a abordés; assez pour composer un portrait distinct et distiller l'essence de l'oeuvre.

Ces strophes hardies, bouillonnantes, emportées, l'interprète les rend dans leur crudité, dans leur élémentaire vigueur. Il leur laisse leurs détours, leurs obscurités, se gardant bien de se substituer à elles, de les enjoliver ou édulcorer. Rendre Whitman joli, ç'eût été un crime esthétique. Sa traduction n'est pas littérale; elle prend des libertés avec les tournures, les images; mais elle rend le son authentique des stances qu'elle transcrit; elle nous livre un Whitman vivant dans son expression française.

La phrase de M. Dion-Lévesque a d'ailleurs ses mérites propres: elle est non seulement correcte, mais vibrante, expressive, et garde une noblesse adéquate à celle de ses thèmes.

« Camarades, dit Whitman, ceci n'est pas un livre: qui touche ces feuilles touche à un homme ». Ce recueil de poèmes ranime les traits d'une grande figure humaine, étonnante d'envergure, de force, admirable d'élan et de sympathie, et rassemble un faisceau de leçons, de symboles, de chants, qui forme, après tout, un grand livre.



POUR LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

DÉLAISSONS un instant la littérature pour traiter d'un sujet qui intéresse la vie, le progrès humain, d'une façon plus directe et plus intense.

Si la Société des Nations n'avait, pour l'encourager dans son oeuvre, que les approbations de certains de nos journalistes, elle serait vraiment fort à plaindre. On lit chaque jour à son sujet, à propos de tout et de rien, quelque allusion railleuse, quelque attaque détournée, quand ce n'est pas une diatribe violente. Il faut avouer que ses adversaires parlent plus fort que ses amis, ce qui n'implique pas qu'ils voient plus clair. Mais si ceux-ci se taisent tout-à-fait, on finira par croire qu'ils ont cessé d'être ou qu'ils renoncent à sa défense. Les remarques suivantes voudraient empêcher cette

erreur. Il y a, en fait, des millions d'esprits qui chérissent les grands principes sur lesquels cette oeuvre repose et jugent son action bienfaisante. Je me rallie franchement à eux. J'admets qu'on signale ses défauts, ses achèvements incomplets, que tout le monde peut voir; mais l'hostilité par système, les reproches excessifs, injustes, jetés à son encontre, heurtent nos meilleures aspirations. Je voudrais expliquer comment.

On dirait, à lire ces critiques, que leurs auteurs répugnent d'avance à tout ce qui contrecarre la liberté des peuples de se massacrer les uns les autres. Cela leur semble un droit primordial, que seuls des utopistes inconscients peuvent songer à éliminer de la terre. Ce droit se base, à leur avis, sur la « nature humaine », qui, étant ce qu'elle est, nous porte nécessairement à nous entredévorer et à nous détruire. Si nous avons des poings et des ongles, c'est pour les employer à quelque chose, n'est-ce pas? Et si nous sommes nés égoïstes, avides du bien d'autrui, prêts à opprimer les plus faibles, c'est donc que ces instincts doivent s'exercer à l'occasion. Et si l'esprit a inventé des canons, des tanks, des grenades, des gaz empoisonnés, peut-on faire que ces fruits du génie humain restent à s'atrophier, inutiles? Il y aura toujours des guerres, pourquoi encore? Parce qu'il y en a toujours eu. Cela semble de soi une démonstra-

tion sans réplique. Vouloir qu'il n'y en ait plus est donc ridicule; mais tenter sérieusement de les enrayer, mettre en commun des idées, des efforts, pour mater les rages carnassières de l'espèce, cela devient insupportable et doit être promptement aboli.

Or, grattez bien ces négations, ces attaques obliques ou directes; vous y découvrirez, sous la critique d'une institution, deux prémisses plus fondamentales qui relèvent d'une philosophie: un fatalisme qui désespère du progrès moral et veut qu'on cesse de le poursuivre, — et la conviction que la guerre, en somme, a du bon et mérite qu'on la conserve. Comment expliquer autrement ces continuelles ironies à l'égard des « rêveurs », des « idéalistes » qui croient que l'homme un jour abjurera sa barbarie et en viendra à régler ses disputes par d'autres voies que par le sang? Et comment, dans des cas concrets, expliquer ces défenses d'agressions brutales, d'expansion aux dépens d'autrui, de conquêtes habillées d'excuses hypocrites, comme le monde en a vu de tout récents exemples?

Évidemment ces sceptiques s'en tiennent à la déprimante maxime: *Quod fuit, id est quod futurum est*, et flirtent même avec cette autre: Qui a la force a le droit. Ce n'est pas seulement la nature humaine qui est immuable, à leur sens, ce sont ses vices, ses tares, ses appétits voraces et cruels. Ils

ne songent pas que cette doctrine nous voue à l'inertie la plus dégradante, coupe à la société tout espoir d'ascension morale. Ils oublient les progrès déjà accomplis au cours de longs siècles dans l'âme collective: l'évolution qui l'a conduite, de la mentalité de l'homme quaternaire, aux notions d'ordre, de justice, d'aménité au moins relative, qui inspirent ses moeurs présentes et peuvent indéfiniment s'affermir; dont la plus récente forme est précisément l'ostracisme dont elle veut frapper la violence entre les peuples. Ils devraient, pour être logiques, condamner également le christianisme, cette utopie de perfection encore plus haute, plus difficile, — idéalisme s'il en fut jamais, qui est aussi un pacifisme.

Quant à l'utilité, aux « bienfaits » de la guerre, comment oser les soutenir au lendemain du cataclysme qui a failli engloutir le monde et qui l'étouffe encore de son poids? de cette boucherie de millions d'humains rués les uns sur les autres sans savoir pourquoi, s'égorgeant à l'aveugle sans même se haïr? de ces ruines sociales qui, après vingt ans, nous poursuivent encore, remplissent nos rues de leurs victimes? Jamais la guerre ne s'est montrée sous un aspect plus répugnant, dans un rôle plus uniquement destructeur. Beau temps, en vérité, pour s'en faire les apôtres et pour chercher querelle aux mouvements qui la combattent!

La Société des Nations, avec tous ses tâtonnements, toutes ses impérities, est le plus important de ces mouvements, et c'est même le seul qui compte. Elle donne un corps et des organes à l'un des souffles les plus généreux que connaisse l'histoire. Et d'ailleurs elle repose sur un élémentaire bon sens, sur la nécessité de prévenir des catastrophes dont chacun serait pire que la précédente et auxquelles nulle civilisation ne pourrait survivre. Son but n'a rien d'une utopie dès lors que les nations elles-mêmes s'unissent pour le vouloir et s'organisent pour y marcher. Un pacte abolissant la guerre n'a rien de plus absurde que le pacte déjà conclu par lequel les bagarres privées sont interdites aux citoyens ou, quand elles se déclarent, sont promptement arrêtées par les gendarmes. C'est le même pacte sur une plus vaste échelle: et de même que le gendarme empêche au moins quatre-vingt-dix pour cent des coups de poing probables et coupe court au reste, il est très concevable qu'un plus grand « gardien de la paix » puisse l'imposer aux peuples par sa présence autorisée, par la force morale qu'il exerce, au besoin par des coercitions effectives. Il suffit pour cela que les intéressés s'éveillent au signe de la raison, au respect mutuel des droits, au sens de la fraternité commune, et se liguent pour leur maintien. Et cela, n'en déplaise aux pessimistes, c'est aussi la « nature hu-

maine ». L'autre nature pourra en souffrir, mais pas plus que celle des bandits qu'on empêche de voler et d'assassiner. Qui empêche un esprit sérieux de partager un idéalisme aussi raisonnable et aussi pratique?

Que la Société des Nations n'ait pas atteint d'emblée toutes ces nobles fins; qu'elle n'ait pas, au bout de vingt ans, rendu définitive la paix universelle que le monde attend depuis deux fois vingt siècles, il faut être naïf pour s'en étonner. Un mouvement de cette nouveauté, de cette ampleur, si au-dessus des traditions et des routines, doit heurter à l'abord des inerties, des défiances qui ne cèdent qu'au temps et à la constance dans l'effort. Il est fatal que les anciens égoïsmes soient lents à périr et s'effarent devant des renoncements imprévus. Les vieux nationalismes regimbent à la solidarité commune. Mais le fait même que la Société dure démontre que ses membres gardent son but intact et persistent à le poursuivre. On lui reproche de tant discourir. « Où mènent, dit-on, toutes ces palabres »? Mais discourir, c'est penser d'abord, c'est discuter des faits, c'est échanger des points de vue. Songez à tous les mots qu'il faut pour calmer deux individus: il en faut davantage pour réconcilier deux peuples. Et puis tant qu'on discute, notez-le bien, on ne se bat pas. La Société, par ses discours, a déjà apaisé de graves

conflits: entre l'Italie et la Grèce, entre la Pologne et la Lithuanie, entre la Finlande et la Suède, entre l'Allemagne et la Pologne, entre la Grande-Bretagne et la Turquie, tout récemment entre la Hongrie et la Yougo-Slavie. Elle vient de résoudre d'une façon paisible l'épineuse question de la Sarre. Elle s'est montrée parfois hésitante, timide; mais elle n'a pas sanctionné l'injustice; et ses précautions s'expliquaient par la limite encore incertaine de ses pouvoirs, par l'espoir d'un succès meilleur par des moyens persuasifs. Après tout, ce n'est pas le rôle d'un médiateur d'aller tonnant, cassant les vitres. Les forces morales, grâce à Dieu, ont encore un poids en ce monde, et restreignent l'injustice bien plus qu'il n'y paraît.

D'ailleurs pourquoi blâmer une institution pour les défections isolées de ses membres? Que deux ou trois nations, ou plutôt leurs guides autocrates, se trouvent gênés dans des desseins inavouables par ces nouvelles contraintes et ne cherchent qu'un prétexte à leur échapper, cela condamne-t-il le principe qui leur barre le chemin?

Voici le Japon quittant la Société pour n'avoir pu lui arracher la sanction d'une attaque injustifiable. Voici Hitler qui s'en sépare pour mieux préparer la « revanche » qu'on lui défend. Voici Mussolini, le nouveau César, toujours prêt, au moins en bravades, à la conquête universelle, qui refuse d'ar-

bitrer un minime incident de frontière. Défaites partielles, si l'on veut, pour l'idée pacifique; — mais défaites portant avec elles leur condamnation juridique et la protestation de la conscience commune. Pour que la Société faillît à sa tâche, il faudrait qu'elle les approuvât, qu'elle s'y montrât indifférente. Mais la meilleure preuve qu'elle résiste aux violateurs de ses lois, c'est que ceux-ci n'ont à la fin d'autre ressource que de lui fausser compagnie.

On l'accuse d'être aux mains de cinq ou six grandes nations qui la dominent. Mais ces nations, grâce à elle, discutent leurs problèmes, examinent leurs causes de conflits, et, malgré leurs intérêts parfois divergents, ne cessent de rechercher des formules d'accord stable qui s'étendront au monde entier. Elles ont conclu des traités de non-agression; elles en projettent d'autres, et ne crions pas avant le temps à leur faillite. Elles ont fait faire un pas à ce désarmement moral qui suppose l'oubli des injures passées et qui ramènera la bienveillance et la confiance entre les ennemis d'hier. Est-ce que tout cela mérite le mépris? Quelle manie est-ce là de refuser à ce bel élan le temps de s'affirmer; de le juger *a priori* inepte et inutile; d'exhorter même notre pays à s'en séparer? Quel sens plausible à cette antipathie pour le rapprochement des peuples, et pour les palabres, même trop longues, entreprises dans ce but?

Tout cela s'est fait jusqu'ici, non seulement sans aucun mal, mais avec quelque résultat pour la paix et pour la justice. Encore une fois, est-ce à la paix même qu'on en veut? On s'en défend, mais suggère-t-on, pour créer la paix, d'autres outils, d'autres méthodes? S'imagine-t-on que les vieilles diplomaties, responsables de toutes les guerres, vont suffire maintenant à les exterminer? Répudier l'effort présent, c'est équivalement renoncer à tout autre et se résigner à jamais à traîner dans les vieilles ornières. Alors est-ce le progrès qu'on déclare impossible? Il est heureux que l'univers ne partage ni ce désespoir ni ces persistances combattives.

Cinquante-quatre nations, grandes, moyennes, petites, s'acharnent encore à penser qu'il y a autre chose que la rapacité, le meurtre, dans la nature humaine, et autre chose dans le progrès que de dures machines. Ce serait même une illusion qu'il vaudrait mieux la leur laisser. Mais il faut avoir plus de foi. Il faut croire que l'esprit humain, qui s'asservit toute la nature, peut trouver le secret de régir la sienne propre, atteindre au moins à ce raffinement que tous les animaux connaissent: ne pas manger sa propre espèce. Ne nous figurons pas que les groupements d'hommes soient nécessairement pires que les individus, que vous et moi, que tous les gens paisibles qui n'ont jamais tué per-

sonne, qui s'adressent à des juges dans leurs disputes, et qui forment, grâce à Dieu, les neuf-dixièmes du genre humain.



L'AVENIR LITTÉRAIRE DE NOTRE JEUNESSE

QUELLE situation s'offre aux jeunes écrivains qui chez nous, à l'heure actuelle, voudraient apporter leur appoint à notre expression nationale, contribuer à notre culture et former le noyau d'une littérature vraiment canadienne? Sur quels secours peuvent-ils compter? Quels obstacles les attendent, et quelles perspectives leur ouvre l'avenir? Ce sont des questions opportunes, et que notre jeunesse, avant de se risquer dans les aventures littéraires, a le droit de vouloir élucider.

Reportons-nous, pour y mieux répondre, à un passé encore peu lointain, à la génération qui précéda celle-ci, et demandons-nous quel était, il y a cinquante ans, l'attraction que les lettres pouvaient offrir à un jeune homme et les chances qu'il avait de s'en faire une carrière.

D'abord il lui manquait une formation sérieuse qui l'eût préparé à écrire et lui en eût insufflé le goût. L'éducation de nos collègues pouvait être « solide », mais elle n'était pas littéraire. Elle enseignait la langue française comme instrument d'usage pratique bien plus que comme outil d'art et de précision. Ce qu'elle appelait les « belles-lettres » et la « rhétorique » n'étaient guère qu'une exposition de préceptes que ne vivifiait aucun enthousiasme, aucun appel à la Beauté. Les exercices de composition, élémentaires jusqu'à être enfantins, ne laissaient pas le moindre essor à l'invention, à l'initiative, n'étaient l'objet d'aucune critique experte. L'« étude des modèles » se bornait à quelques pages des anciens classiques, sans commentaire qui les eût illuminés. L'histoire littéraire était nulle, et il fallait comme en cachette découvrir que des génies s'étaient nommés Ronsard, Montaigne, et que d'autres se nommaient Lamartine et Vigny. Personnellement je me rappelle que tout ce que j'appris de la *Légende des Siècles*, en mes deux années « littéraires », je le trouvai en citations éparses dans les *Mélanges* de Louis Veuillot. Et Veuillot s'escrimait contre la *Légende*, il la citait pour s'en moquer; mais moi, elle m'emballait quand même, et je sautais la critique pour les extraits! Aucun aperçu, même lointain, des littératures étrangères; rien sur Dante,

sur Shakespeare, sur Cervantès, sur Goethe. Sans compter que des mondes entiers étaient tenus sous clef par système: celui du roman, du théâtre, de la poésie sentimentale, de tout ce qui effleurait l'expression « laïque » du coeur. Et ce n'est dans aucun esprit de blâme que j'énumère ces choses: je les constate simplement comme des faits. Il se peut que l'éducation ait une tendance foncière à se traîner derrière son temps, à s'entraver dans ses routines; et nos vieux professeurs, que j'aime et que j'estime, faisaient sûrement de leur mieux. En tout cas il est clair qu'un jeune homme sortant de collège vers 1885 n'était nullement prêt à une vocation littéraire, qu'il n'en avait acquis ni l'attrait ni l'exercice.

Et au seuil de sa vie nouvelle que trouvait-il autour de lui? Pas le moindre moyen de suivre cette vocation, l'eût-il reçue directement d'en haut. Aucune porte ouverte au talent, aucun cercle pour l'accueillir, aucune carrière où il servît à quelque chose. Seul le journalisme faisait une place à l'écrivain, mais une place tellement étroite que ses facultés le plus souvent s'y atrophiaient au lieu d'y grandir. Journalisme strictement politique, où il fallait d'un jour à l'autre attaquer une transaction louche, déverser le mépris sur le dernier « vendu », et où, à peine cinq ou six fois l'an, un sujet de portée plus large amenait un article tant soit peu « écrit » ! Ou

bien reportage incolore qui, empêtré dans les problèmes que lui créait notre vie pratique, appelait l'anglicisme à l'aide de son vocabulaire restreint et perdait le peu de grammaire acquis pendant les classes. Que devenait le reste des forts en thème, des prix de rhétorique? Des avocats ou des politiciens; et Dieu sait en quels plaidoyers hybrides, en quelles diatribes de hustings, s'écoulaient leurs ressouvenirs de Cicéron et de Mirabeau. Je ne parle pas de nos prêtres qui, eux du moins, pouvaient se réfugier dans l'éloquence sacrée comme dans un coin littéraire circonscrit et calme. Il fallait, dans ces circonstances, un esprit héroïque pour persister à servir les lettres, et des hommes comme Fréchette ou comme Pamphile Lemay, poètes envers et contre tout, étaient fatalement des phénomènes.

Mais eussent-ils été légion, les neuf-dixièmes d'entre eux eussent été impuissants à se produire devant le public. À peine deux ou trois revues leur eussent ouvert leurs pages, et avec quelle circonspection! Ils eussent trouvé pour leurs volumes des imprimeurs, mais non des éditeurs; et les jeunes d'alors, comme ceux de toujours, logeaient le vide dans leurs bourses. Alors pourquoi écrire, si l'oeuvre caressée est vouée au néant? On s'en tirait parfois par une « souscription ». L'auteur ou ses amis pour s'assurer des fonds, colportaient

des cédules comme on sollicite un aumône. Vous reteniez d'avance un ou deux exemplaires, et si assez d'autres bonnes âmes en faisaient autant, le livre s'imprimant, vous surprenait six mois plus tard. Mais seuls les gens un peu connus réussissaient par ce moyen: un débutant de lettres n'eût pas trouvé cent souscripteurs.

L'ouvrage, une fois lancé, était reçu par l'indifférence commune, par un silence lourd comme le plomb. Si un critique s'en occupait il le faisait le plus souvent à l'aide de notions générales, de principes inflexibles où l'auteur ne trouvait aucun reflet de sa pensée et aucun guide pour sa plume. Si on ne le portait pas aux nues, on l'abaissait au-dessous de tout; rarement mettait-on à le juger le discernement équitable, la balance du pour et du contre qui seuls eussent rendu service.

Quant à un encouragement quelconque de la part des autorités ou des institutions publiques, il n'y fallait pas songer. Les collèges, les écoles, eussent cru se dégrader en faisant part aux oeuvres canadiennes dans leurs distributions de prix. L'État jugeait la littérature en dehors de sa sphère. Les écrivains, comme tout le monde, s'ébattaient dans l'« individualisme robuste », qui régissait l'économie d'alors, et en étaient les plus piteuses victimes.

Le tableau qui précède n'est pas éblouissant,

mais il n'est pas chargé. Non seulement le jeune homme d'il y a cinquante ans ne pouvait se hisser à la littérature que par une vocation brûlante et au prix d'héroïques efforts, mais il n'en tirait aucune récompense, pas même celle de l'estime et de la louange méritées.

Il s'agit de savoir si ces conditions ont changé. Est-il plus facile aujourd'hui, est-il plus fructueux, d'être un écrivain, un poète?

Je voudrais présenter un brillant contraste, montrer les lettres, en 1935, honorées, applaudies, payées de monnaie et de gloire, et les littérateurs, préparés par d'intenses études, creusant à leur loisir et sans poids de soucis vulgaires dans les trésors de la pensée.

La vérité est plus modeste. Nous savons tous que notre pays n'est pas le paradis des arts; que les efforts matériels captivent encore le meilleur de notre énergie, au détriment de poursuites plus hautes. Nous sommes une race intelligente qui n'a pas le temps, ou le goût, d'être intellectuelle, et qui met encore la « lecture » au simple rang des distractions. D'où il suit qu'un ouvrage édité à mille exemplaires suffit généralement à nos trois millions d'habitants. Avant que les lettres chez nous puissent atteindre un progrès qui compte, il faudra que nos gens apprennent à lire, ou plutôt à vouloir lire, et, selon l'expression marchande, créent

un écoulement pour la denrée mentale. Peut-être un peu plus d'intérêt chez nos classes instruites pour les productions de l'esprit; un peu plus de bruit fait autour d'elles; une critique plus large et plus fine, quoique encore trop souvent outrée et malveillante: — voilà les seuls gains qu'ait marqués, en une génération, la cause littéraire en ce qui touche notre public; et ce n'est vraiment pas assez.

Mais du côté des producteurs, il faut constater une avance. D'abord je crois que notre éducation s'est élargie, et que nos professeurs de lettres font maintenant une place décente à l'histoire littéraire des âges et à l'analyse des modèles capables de former un littérateur d'aujourd'hui. En dépit des inhibitions qui les restreignent encore, et qu'on peut, à leur point de vue, juger respectables, ils transmettent des leçons utiles, appropriées au temps où nous vivons. Ils cultivent chez les jeunes le sens de la beauté et les exercent à l'exprimer dans le langage du vingtième siècle. L'élève qui sort de leurs mains ne tombe plus, désarmé, dans un autre monde, s'il ouvre Bourget ou Duhamel, Rostand ou Valéry. Il devient plus aisé d'être un écrivain parce qu'on n'a pas appris, à tout le moins, à ne pas l'être.

Il est de même moins difficile d'aborder le public. Une maison d'éditions n'est plus un de ces rêves qui, chez nos devanciers, se résolvaient en cauche-

mar. Des hommes d'affaires, mais doués de sens national, ont rendu possible au talent de s'essayer devant un auditoire. Il s'imprime aujourd'hui plus de livres en un an qu'il ne s'en publiait en dix; et les auteurs, pour une bonne part sont des jeunes hommes ou des jeunes filles qui débudent et tâtent l'opinion. Leurs essais sont parfois manqués; et des esprits chagrins en concluraient à blâmer l'effort même; — mais qui ne voit que cette activité est utile et féconde, qu'elle crée chez nous un courant mental d'où, à leur heure, surgissent des oeuvres d'un indiscutable mérite? Nous lui devons déjà de jeunes romanciers, de jeunes poètes, que nous regretterions de n'avoir pas connus: Choquette, Desrochers, Beaumarchais, Nantel, Jovette Bernier et d'autres. Qui peut nier que cette poussée vitale vaille mieux que l'inertie et le néant?

Une grande lacune reste à combler. Nos revues littéraires, aussi bien que nos grands journaux, restent fermés pour la plupart au roman canadien: pourquoi? On les excuserait s'ils s'en tenaient aux meilleures oeuvres de la production étrangère; mais ils se fournissent au contraire dans ses champs les plus secs. Rien n'égale l'insipidité des contes de troisième ordre qu'ils nous servent à pages débordantes. Les nôtres assurément pourraient faire aussi mal: pourquoi ne pas les employer? Sous ce

rapport nos anciennes revues avaient plus d'esprit national, et tout simplement plus d'esprit. La *Revue Canadienne* publiait les récits d'Aubert de Gaspé, de Laure Conan, de Marmette, de Boucherville; et ils valaient au moins les fadeurs douceâtres de Claire Deville et de Comtesse Clo. Un appel adressé à nos jeunes romanciers remplirait nos revues d'oeuvres aussi « honnêtes », et qui ne sauraient être plus ennuyeuses. Et sur le nombre il s'en révélerait quelqu'une qui marquerait, qui nous ferait avancer d'un pas. Mais ces romans, il faudrait les payer? Eh bien, ne paie-t-on pas des droits d'auteurs sur tous les autres?

Être payé pour ce qu'on écrit: voilà pour nos auteurs le problème qui reste angoissant, et dont la solution semble encore lointaine. Et pourtant, même ici on constate quelque progrès. Un écrivain ne peut s'attendre à des rétributions normales sur un ouvrage tiré à un millier, dont l'éditeur a subi tous les frais. Il recevra pourtant un certain nombre d'exemplaires qu'il pourra vendre à son profit, des escomptes sur les autres, peut-être une obole de surcroît. Les écoles pourront acheter son livre, le gouvernement en vouloir pour les bibliothèques publiques. Et puis il y a ces concours qui se multiplient, où les oeuvres primées reçoivent de substantielles récompenses. Tout cela est encore insuffisant et incertain: seulement un peu mieux que

ce que nous offrait le passé. Il faut souhaiter voir le jour où la littérature sera devenue une carrière, fera vivre son homme comme la menuiserie. N'oublions pas toutefois que le travail intellectuel porte en lui-même un salaire de joie, de dignité; que la tradition des poètes pauvres est universelle et n'a pas empêché le génie de créer et de se survivre; qu'il est possible enfin de joindre aux plus vulgaires besognes des heures vouées à l'étude et au songe. Quiconque sent en lui bouillonner l'idée et sonner les appels du verbe trouvera le moyen de s'exprimer: il le ferait dans un désert. Son art n'en sera que plus sûr pour rester désintéressé et libre de toute chaîne. Il faut que nos jeunes gens écrivent avant tout par instinct, par amour du vrai et du beau, peut-être un peu par amour de la gloire, et se résignent d'ici longtemps à ces récompenses idéales. Cela n'empêche qu'ils en méritent d'autres et doivent lutter pour les obtenir.



TABLE DES MATIÈRES

Vieilles Choses et Vieilles Gens, (Georges Bouchard)	7
Antoine Gérin-Lajoie, (Louvigny de Montigny)....	15
Châteaux de Cartes, (Hélène Charbonneau)	19
Deux ouvrages de critique, (Maurice Hébert, Harry Bernard)	29
Histoire de la Littérature Canadienne, (Mgr Camille Roy)	39
Pour une Doctrine, (Édouard Montpetit)	51
Juana, Mon Aimée, (Harry Bernard)	71
Deux ouvrages de "Vieux Doc"	83
Aux Marches de l'Europe, (Jean Bruchesi)	95
Légionnaire, (Henri Pouliot)	105
Lill, (Gaétane Beaulieu)	113
De Pascal à Péguy, (Gaillard de Champris)	117
Un Homme et son Pêché, (Claude-Henri Grignon)	125
La Nation Canadienne-Française, (Albert Lévesque)	135
Walt Whitman, (traduit par Rosaire Dion)	143
Pour la Société des Nations	151
L'Avenir Littéraire de notre jeunesse	161

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
QUATRIÈME JOUR DE JUILLET
MIL NEUF CENT TRENTE-CINQ
POUR LES
ÉDITIONS ALBERT LÉVESQUE
1735 RUE S. DENIS,
À MONTRÉAL
PAR LES SOINS DE
L'IMPRIMERIE MODÈLE LIMITÉE
285 RUE DORCHESTER EST
À MONTRÉAL.

Dans la série

" LES JUGEMENTS "

<i>Estampes</i> , par Henri d'Arles	\$1.00
<i>Nos Historiens</i> , par Henri d'Arles	1.00
<i>Et d'un livre à l'autre</i> , par Maurice Hébert	1.00
<i>Essais critiques</i> , par Harry Bernard	1.00
<i>La poésie canadienne-française</i> , par l'abbé A. Dandurand	1.00
<i>Au service de la tradition française</i> , par Édouard Montpetit	1.00
<i>Carquois</i> , par Albert Pelletier	1.00
<i>Égrappages</i> , par Albert Pelletier	1.00
<i>Pour l'Amour du grec</i> , par Pascal Potvin, ptre ..	1.00
<i>En feuilletant nos écrivains</i> , par Séraphin Marion	1.00
<i>Sur les pas de nos littérateurs</i> , par Séraphin Marion	1.00
<i>Ombres et Clameurs</i> , par Cl.-Henri Grignon	1.00
<i>Littérature française moderne</i> , par Robert Rumilly	1.00
<i>Paragraphes</i> , par Alfred DesRochers	1.00
<i>Nos Immortels</i> , par Germain Beaulieu	1.00
<i>L'expression juste en traduction</i> , par Pierre Daviault	1.00
<i>Questions de langage</i> , par Pierre Daviault	1.00
<i>Parlons . . . Musique</i> , par Rodolphe Mathieu ..	1.00
<i>Poètes de l'Amérique française</i> , par Louis Dantin (1ère et 2e série) chacune	1.00
<i>Gloses critiques</i> , par Louis Dantin (1ère série) ..	1.00
<i>Gloses critiques</i> , par Louis Dantin (2e série) ..	.75

\$1.00

Imprimé au Canada sur
papier fabriqué au Canada

Imprimerie Modèle
Ltée
Montréal.